

Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques

Polyen



MILLE.ET.UNE.NUITS

© Mille et une nuits, département de la Librairie
Arthème Fayard,
mai 2011 pour la présente édition.
ISBN : 978-2-75550-468-2

Traduction du grec ancien par
Dom Gui-Alexis Lobineau,
revue par Benoît Clay

Établissement de l'édition, notes et postface par **Benoît
Clay** Couverture de **Olivier Fontvieille**

POLYEN

n° 588



Recueil inédit.

Le présent recueil a été établi d'après
Polyen, *Ruses de guerre*, traduit du grec ancien par Dom
Gui-Alexis Lobineau, *Bibliothèque historique et militaire
dédiée à l'armée et à la garde nationale de France, publiée
par MM. Ch. Liskenne et Sauvan, Paris, Anselin, librairie pour
l'art militaire, tome III, 1840.*

Notre adresse Internet : www.1001nuits.com

Note sur l'édition

Nous avons conservé à la traduction de Dom Gui-Alexis Lobineau, bénédictin du XIX^e siècle, son côté désuet qui sied très bien au style de Polyen, mais nous nous sommes permis de modifier certaines tournures et expressions qui ne sont plus usitées depuis la fin du XIX^e siècle. Le style de Polyen est clair et agréable, ce qui n'exclut pas de nombreux artifices rhétoriques propres à l'Antiquité. Sa langue est celle de l'Attique ; c'est un grec déjà classique, voire archaïsant, par rapport au grec utilisé communément par ses contemporains, les Grecs et les Romains cultivés de la période hellénistique. Le texte est parfois chargé de formules répétitives et d'archaïsmes, qui peuvent gêner la fluidité d'une lecture contemporaine : nous les avons supprimés à bon escient. De plus, il nous a semblé préférable de réhabiliter des mots comme « agora » ou encore « hoplite », termes désormais popularisés par le cinéma et même la bande dessinée. Pour les noms des dieux, nous avons choisi de reprendre les mots grecs lorsqu'il s'agissait d'anecdotes liées aux cités-États ou à la période hellénistique ; pour les histoires postérieures, nous avons utilisé les noms romains, car Polyen est un auteur macédonien qui s'adresse à des lecteurs romains pour l'essentiel.

Le texte original des *Ruses de guerre* (Στρατηγήματα, ou le titre latin qui sera donné ultérieurement, *Stratagemata*) est composé de huit livres ; les 900 « stratagèmes » sont organisés de manière chronologique, par ordre de noms de rois, de généraux et de peuples. La litanie des meneurs d'hommes qui se succèdent peut vite devenir très fastidieuse, si l'on n'est pas féru d'histoire militaire.

Il nous a semblé, pour faire circuler à nouveau un texte oublié, qu'il était préférable de proposer plusieurs recueils

confectionnés thématiquement par nos soins. Pour le présent volume, nous avons donc inventorié et compilé tous les paragraphes et toutes les anecdotes qui relèvent de la duperie de politique intérieure et de la ruse diplomatique. Nous avons structuré cet ensemble en trente leçons, pour lesquelles nous avons aussi inventé un titre ; et ce faisant, nous avons cherché à rester fidèle à l'esprit d'un corpus qui se voulait un manuel de stratégie.

Chaque passage est suivi de sa référence, qui renvoie au texte original : par exemple, (II, 3, 2) renvoie au Livre II, chapitre 3, deuxième paragraphe.

B. C.

POLYEN

Ruses diplomatiques
et stratagèmes politiques

« Empereurs sacrés, Antonin et Vérus, je vous offre un septième livre des *Stratagemata*

, où vous apprendrez ce qu'ont aussi pensé les Barbares. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils manquent d'esprit. Ils ont de l'inventivité, du vice et du talent pour la fourberie ; il est bon de vous avertir, tout comme les généraux que vous enverrez contre eux quand vous leur ferez la guerre, de ne pas les mépriser comme des hommes sans finesse ni malice. Au contraire, leur plus grande spécialité consiste à tromper et à chercher des prétextes pour se parjurer. Et tout Barbare s'appuiera plus sur ce type de ruse que sur le courage et les armes. La précaution la plus sûre qu'on puisse donc prendre contre eux, est la méfiance, qui nous fera prévoir et découvrir leurs ruses et leurs pièges, en même temps que nous leur opposerons la force des armes. »

Polyen, Stratagemata, Livre VII, préface.

Stratagèmes politiques

Leçon n° 1 : Corrompre

Voulant donner plus d'autorité à ses lois et y soumettre plus efficacement les esprits des Lacédémoniens¹, Lycurgue² employa la religion. Aussitôt qu'il avait élaboré une loi, il en envoyait le texte à Delphes, pour demander au dieu si elle serait utile. La Pythie, gagnée par les présents, ne manquait jamais de répondre favorablement ; ainsi la crainte religieuse faisait regarder les lois de Lycurgue comme autant d'oracles. (I, 16, 1.)

À court d'argent, Iphicrate³ persuada les Athéniens d'ordonner la démolition et la vente de toutes les saillies des maisons qui avançaient sur les rues. Les propriétaires apportèrent de grandes sommes pour empêcher qu'on abîme leur maison par ces retranchements. (III, 9, 30.)

Leçon n° 2 : Se jouer des lois

Athéniens et Mégariens se faisaient la guerre depuis longtemps pour la possession de Salamine⁴. Les Athéniens ayant essuyé des revers, firent une loi par laquelle il était défendu, sous peine de mort, de parler de faire la guerre pour la conquête de Salamine. Solon⁵ méprisa la menace, et décida de faire révoquer la loi. Pour cela, il simula une crise de fureur et, se présentant sur l'agora, se mit à chanter des élégies qui ne parlaient que d'armes et de guerre. Le peuple, animé par ce chant martial, prit les armes et sortit en chantant les élégies militaires de Solon. Les Mégariens furent vaincus, et Salamine demeura au

pouvoir des Athéniens. Ainsi Solon fut-il admiré pour avoir, par sa feinte folie, aboli une mauvaise loi, et offert la victoire aux Athéniens par les charmes de la musique. (I, 20.)

À la bataille de Leuctres⁶, nombre de Lacédémoniens jetèrent leurs armes et quittèrent leurs rangs. Pour empêcher le déshonneur de cette troupe, Agésilas brigua la dignité de législateur et, l'ayant obtenue, refusa de faire de nouvelles lois. Il se contenta d'ordonner l'exécution des anciennes, à compter de l'affaire de Leuctres. (II, 1, 13.)

Arrivé à Héraclée de Trachinie, Érippidas⁷ convoqua l'assemblée et ayant disposé ses troupes tout autour, ordonna aux Trachiniens de s'asseoir à part. Quand ils furent assis, Érippidas les somma de rendre raison devant les juges des injustices qu'ils avaient commises contre les Lacédémoniens, et de subir le jugement à la manière des Spartiates, c'est-à-dire attachés. Ils se laissèrent ligoter par les troupes d'Érippidas. Ensuite on les mena hors des portes, et on les fit tous mourir. (II, 21.)

Les Athéniens assiégeaient Thasos. Les Thasiens firent cette loi : « La peine de mort pour le premier qui parlera de traiter avec les Athéniens. » La guerre durait depuis longtemps, et la famine s'y était jointe, ce qui faisait périr un grand nombre d'habitants. Voyant cela, Hégétoride se mit la corde au cou et se présenta à l'assemblée : « Mes compatriotes, dit-il, faites de moi ce qu'il vous plaira, et comme vous jugerez bon ; mais sauvez le reste du peuple par ma mort, en abolissant la loi trop sévère que vous avez publiée. » Les Thasiens, pénétrés de ce discours, abolirent la loi et gardèrent Hégétoride. (II, 33.)

Les Athéniens avaient décidé, par un décret public, qu'on ferait une liste de mille hommes et qu'on les donnerait à Tolmidès⁸. Tolmidès alla trouver les jeunes gens et, parlant à chacun en particulier, lui dit qu'il le mettrait sur la liste, et qu'il ferait bien mieux de venir à la guerre volontairement que d'y être forcé par l'autorité. De cette manière trois mille hommes lui donnèrent leur engagement et leur nom. Tolmidès ne put en gagner plus, mais parmi ceux qu'il n'avait pu engager, on lui en choisit mille autres, en vertu du décret. Enfin, il eut de quoi remplir cinquante trières⁹ et, au lieu de mille hommes, il en eut quatre mille. (III, 3.)

Les Argiens avaient ordonné par décret public la fabrication de nouvelles armes pour les citoyens, les vieilles étant offertes et consacrées aux dieux¹⁰. Arquine fut chargé de l'inspection de la manufacture et de la distribution des armes. En donnant les neuves à chacun, il retirait les vieilles, mais au lieu de mettre celles-ci dans les temples, il les garda chez lui. Restant maître de toutes les vieilles armes, il rassembla toutes sortes de gens, étrangers, voisins, pauvres, les prit même parmi la racaille, les arma et devint tyran d'Argos. (III, 8.)

Face à un jugement où sa vie était en danger, Iphicrate¹¹ fit paraître devant les juges nombre de jeunes gens armés de glaives dont ils laissaient voir la garde. Apeurés, les juges trouvèrent judicieux d'innocenter Iphicrate. (III, 9, 15.)

Iphicrate fut accusé de trahison car il avait engagé les ennemis à Embata, avait réussi à les battre, mais n'avait pas attaqué leur flotte. L'affaire était poursuivie par Aristophon et Charès¹². Voyant les juges disposés à le condamner, il cessa de plaider sa cause et leur fit entrevoir son glaive. Ceux-ci eurent peur qu'armant ses nombreux partisans, il n'encercle l'auditoire, et tous votèrent son

innocence. Sa cause étant gagnée, on lui reprocha d'avoir forcé les juges. « J'aurais perdu l'esprit, répliqua-t-il, si après avoir fait la guerre pour les Athéniens, je n'avais pas su la faire pour moi-même. » (III, 9, 29.)

À cours d'argent, Leucon¹³ décréta qu'il battrait de nouvelles monnaies et que chacun lui apporterait toutes ses vieilles pièces, afin que tout fût légal et conforme. On lui apporta toutes les vieilles espèces. Pour tout changement, il se contenta de les frapper à nouveau et d'en doubler le prix. Par ce moyen il gagna la moitié de tout ce qu'il avait amassé, sans avoir fait de tort aux particuliers. (VI, 9, 1.)

Leçon n° 3 : Bluffer

Lors d'une sédition à Sparte, de nombreux hommes armés s'emparèrent de la colline d'Issore, un lieu consacré à Artémis. Les conséquences de cette agitation étaient d'autant plus dangereuses que Béotiens et Arcadiens avaient fait incursion dans le pays. Cependant, Agésilas¹⁴ ne montra aucune crainte, même s'il jugeait hasardeux et incertain d'employer la force pour triompher de gens si avantageusement placés. D'un autre côté, il y aurait eu aussi trop de bassesse à les prier de cesser leur révolte. Il ne voulut recourir à aucun de ces deux moyens ; mais seul, sans armes, le visage ouvert et assuré, il se rendit sur place et leur dit : « Jeunes gens, ce n'est pas ici que je vous ai postés. Vous, dit-il aux uns, en leur montrant une hauteur voisine, voyez, c'est là que se trouve votre poste ; et vous, allez à cet autre, et faites-y bonne garde. » Les Lacédémoniens se persuadèrent qu'Agésilas ignorait leur révolte. Ils eurent honte de leur faute et se retirèrent. Pendant la nuit, Agésilas trouva moyen de séparer les douze meneurs et de les répartir en divers lieux, et l'émeute fut apaisée. (II, 1, 14.)

Les éphores¹⁵ apprirent que les Parthéniens avaient pour signal, lorsqu'ils voudraient commencer la sédition, d'élever un chapeau au milieu de la place publique. Ils ordonnèrent au héraut de crier : « Que ceux qui doivent élever le chapeau sortent de la place. » À ce cri, les conspirateurs se tinrent au repos, persuadés que tout était découvert. (II, 14, 2.)

Des troupes soudoyées avaient pris la résolution de mettre à mort Denys¹⁶, tyran de Sicile et, après concertation, elles firent irruption dans sa maison. Denys se présenta devant elles, vêtu de manière à leur inspirer de la compassion, les cheveux salis de poussière et il s'abandonna à tout ce qu'on voudrait lui faire souffrir. Les conjurés le voyant dans ce misérable état eurent pitié de lui et le laissèrent aller sans lui faire de mal. Mais peu de temps après, Denys trouva moyen de les enfermer chez les Léontains, au milieu de ses troupes, et les extermina tous. (V, 2, 1.)

Denys avait une attention particulière à tâcher de deviner les complots susceptibles de se former contre lui. Un étranger arriva dans la cité, et se vanta de posséder un secret infailible pour découvrir toute sorte de conspirations. Il fut appelé à la citadelle, mais dit à Denys qu'il voulait lui parler seul à seul, pour tenir son secret caché. Tout le monde s'écarta, et cet homme dit à Denys : « Tu n'as qu'à dire avec satisfaction que tu as véritablement appris le moyen de prévoir toutes les conspirations. Plus personne n'osera conspirer. » Cette ruse plut à Denys qui couvrit l'étranger de présents et fit savoir à ses gardes et à toutes ses troupes qu'il avait appris le plus merveilleux moyen de prévoir toute sorte de factions et de complots. On le crut, et personne n'osa plus rien entreprendre contre lui. (V, 2, 3.)

En charge d'une ambassade, Démoclès¹⁷ fut accusé par les autres ambassadeurs, ses collègues, d'avoir fait un tort considérable aux affaires de Denys. Le tyran en fut irrité. Démoclès lui dit : « Tout notre différend vient de ce qu'après le souper ils ont voulu chanter les vers de Stésiphore et de Pindare, quand moi je me suis mis à chanter des morceaux de ta composition » ; et il entonna alors un des airs qu'avait écrit Denys. Cela fit plaisir au tyran, qui ne voulut plus entendre parler de l'accusation. (V, 46.)

Accusé d'avoir aspiré à la tyrannie, Apollodore de Cassandrie¹⁸ parut en public, habillé de noir, et amena avec lui sa femme et ses filles vêtues de même. Tenant en main des rameaux d'olivier entortillés de laine, à la manière ordinaire des suppliants¹⁹, il s'abandonna à toute la rigueur des juges. Ceux-ci furent pris de compassion et le renvoyèrent, absous. Mais, peu de temps après, Apollodore devint tyran de Cassandrie et n'épargna même pas les juges qui lui avaient fait grâce. Il affirmait devoir son salut à son adresse plutôt qu'à leur humanité. (VI, 7, 1.)

S'enfuyant de Platées²⁰, Artabaze, fils de Pharnace, s'avança dans la Thessalie. Les Thessaliens lui demandaient des nouvelles de la bataille. Au lieu d'avouer sa défaite, il prétendit courir en Thrace pour des affaires secrètes dont le roi l'avait chargé. Après lui seulement vint Mardonios son vainqueur, lequel raconta aux Thessaliens le détail de la bataille. Ainsi, Artabaze traversa la Thessalie grâce à une fausse nouvelle, avant que les Thessaliens ne puissent apprendre la déroute des Perses. (VII, 33, 3.)

Leçon n° 4 : Manipuler

Dans Athènes, Mégaclos commandait les riches et Pisistrate²¹ représentait les pauvres. Ils avaient ensemble des différends continuels. Un jour, à l'assemblée, Pisistrate fit de grands reproches à Mégaclos et le menaça. À la sortie, Pisistrate se fit quelques plaies sans danger et, se montrant le lendemain en public, il laissa croire qu'il avait été maltraité de la sorte, pour avoir pris le parti du peuple et soutenu ses intérêts. Excité par cette injure prétendue, le peuple donna trois cents gardes à Pisistrate qui, les ayant équipés de massues, les utilisa pour prendre le pouvoir dans la cité et le transmettre à ses enfants. (I, 21, 3.)

Torturé par les gardes d'Hippias, qui voulait le forcer à dénoncer les complices de sa conspiration, Aristogiton²² ne nomma aucun des véritables conjurés. Mais il accusa tous les amis d'Hippias d'avoir participé au soulèvement. Quand Hippias les fit mourir, alors Aristogiton lui déclara qu'il ne les avait nommés que pour les faire périr, et qu'il se félicitait d'avoir fait détruire les amis du tyran par sa propre cruauté. (I, 22.)

Gélon de Syracuse²³, fils de Dinomène, avait été nommé capitaine général des Syracusains contre Himilcon²⁴, dans la guerre contre les Carthaginois. Il combattit vaillamment et remporta la victoire. Ensuite devant l'assemblée, il rendit publiquement un compte exact de l'usage qu'il avait fait de l'autorité qui lui avait été confiée, des dépenses, des occasions mises à profit, des armes, des chevaux, des galères ; et sur chaque point il fut comblé de louanges. Ensuite, s'étant dépouillé de sa cuirasse, il se mit au milieu de l'assemblée et dit : « Me voilà tout nu²⁵ au milieu de vous, et vous êtes tous armés. Si jamais j'ai usé de violence, employez contre moi, à votre gré, le feu, le fer et les pierres. » Le peuple s'écria qu'il était un général digne des plus grands éloges. « S'il en est ainsi, dit Gélon, ne choisissez

donc plus que de pareils généraux. » Le peuple répondit : « Mais il n'est pas possible d'en trouver un autre. » Gélon fut engagé à se charger de nouveau du commandement général des troupes, mais il ne se contenta pas d'être général des Syracusains : il usurpa le contrôle absolu de la cité. (I, 27, 1.)

À l'époque où Athènes faisait la guerre au peuple d'Égine, le revenu que la Cité retirait des mines d'argent se montait à cent talents, et il était question de les distribuer au peuple. Après en avoir discuté avec cent des plus riches Athéniens, Thémistocle²⁶ proposa à l'assemblée de donner un talent à chacun, à condition qu'ils l'employassent de manière satisfaisante ; on leur en tiendrait un compte exact. Si au contraire, l'usage qu'ils en faisaient ne méritait pas l'approbation du peuple, ils le rendraient. La proposition fut approuvée ; chacun de ces cent hommes ayant reçu son talent l'employa à la construction et à l'armement d'une trière, et tous à la livraison se targuèrent d'avoir la plus belle et la plus légère à la course. Les Athéniens eurent ainsi la satisfaction de se voir maîtres d'une flotte nouvelle, dont ils se servirent non seulement contre Égine, mais encore contre les Perses. (I, 30, 5.)

Dans un tremblement de terre, toutes les maisons de Lacédémone tombèrent, à l'exception de cinq. Archidame²⁷, voyant les habitants occupés à sauver ce qui était dans les maisons, craignit de les voir écrasés sous les débris. Il fit sonner la trompette comme si les ennemis survenaient. À ce signal tous les Lacédémoniens se rassemblèrent auprès d'Archidame ; les maisons qui restaient sur pied tombèrent, et le peuple fut sauvé. (I, 41, 3.)

Après la mort de Cyrus²⁸, les Grecs occupèrent un canton fertile d'une grande étendue, environné d'un fleuve, et qu'une seule langue de terre empêchait d'être une île parfaite. Cléarque ne voulait pas que ses Grecs y campent, mais il avait de la peine à les en dissuader. Il s'avisa de faire répandre une rumeur selon laquelle le roi menaçait de faire murer cette langue de terre. Entendant cela, les Grecs se rendirent à l'avis de Cléarque et campèrent au-delà de cette langue de terre. (II, 2, 4.)

Eumène²⁹, voyant que les troupes qu'il avait en Perse étaient sur le point d'être débauchées par Peuceste, qui leur faisait distribuer du vin et des présents, craignit qu'il ne projette de partager l'empire [d'Alexandre]. Il produisit une lettre, prétendument écrite en syriaque par Oronte, satrape d'Arménie, et disant qu'Olympias venait d'Épire avec le fils d'Alexandre, et se rendait maîtresse de la Macédoine après la mort de Cassandre³⁰. À ces nouvelles, les Macédoniens ne pensèrent plus à Peuceste ; ils s'abandonnèrent à la joie, et proclamèrent rois la mère et le fils. (IV, 8, 3.)

Manquant d'argent, Denys [l'Ancien] eut recours à un nouvel impôt sur les habitants. Ils refusèrent de le payer, affirmant être épuisés par les précédents. Denys ne voulut pas les forcer ; mais ayant laissé passer quelque temps, il ordonna aux archontes de retirer du temple tout ce qui était dans le trésor d'Asclépios³¹, à savoir beaucoup de présents d'or et d'argent, de faire porter le tout au marché, comme chose profane, et de le vendre à l'encan. Les Syracusains achetèrent ces ouvrages avec beaucoup d'empressement, et Denys récupéra des sommes considérables. En ayant pris possession, il proclama l'obligation, sous peine de mort, pour tous ceux qui avaient acheté un bien dédié à Asclépios, de le rendre immédiatement au trésor de son

temple. Tout fut restitué au trésor d'Asclépios, et Denys garda l'argent qu'il avait extorqué. (V, 2, 19.)

Sosistrate persuada le peuple de Syracuse d'envoyer en exil les amis d'Agathocle³², et ceux qui les avaient aidés à usurper le pouvoir. Une fois mis hors de la ville tous ces gens au nombre de mille, les cavaliers et les autres guerriers qui les conduisaient en tuèrent alors une partie ; et ceux qui s'étaient enfuis furent condamnés à mort par Sosistrate. Il s'empara des biens de tous les bannis. Et ayant recruté des soldats grecs et barbares, et même des malheureux tirés des mines où ils étaient condamnés, il en fit ses gardes et demeura maître de Syracuse. (V, 37.)

Pendant qu'il n'était que ministre d'État des Cassandriens, Apollodore affectait, dans tous ses discours et dans toute sa conduite, de paraître ennemi juré des tyrans et de la tyrannie. Il fut l'auteur du décret bannissant le tyran Lacharès, parce qu'il entretenait des contacts avec le roi Antiochos³³, pour se rendre maître de Cassandrie. Il s'opposa au décret par lequel Théodore réclamait des gardes pour sa sûreté. De plus, il institua une fête publique en l'honneur d'Eurydice, qui avait donné la liberté aux Cassandriens, et l'appela de son nom, *Eurydicie*. Il donna des lois aux soldats quittant la citadelle, et leur distribua des biens dans la Pallène³⁴, afin qu'ils deviennent les gardiens de la liberté du peuple. Enfin, dans les repas, on l'entendait souvent dire qu'il n'y avait rien de plus cruel et de plus mauvais que la tyrannie. Ayant ainsi trompé tout le monde et acquis la réputation d'homme populaire, il souleva les esclaves et les artisans, et ayant enlevé un jeune enfant appelé Callimèle, il le sacrifia et donna son corps à préparer au cuisinier Léontomène. Au souper, il fit servir les intestins de l'enfant aux conjurés, et après leur en avoir fait boire le sang mêlé avec du vin rouge, il leur montra le cadavre, pour

s'assurer de leur persévérance dans l'entreprise, par cette société d'abomination. Avec l'aide de ces gens il se déclara tyran ; et il fut le plus cruel et le plus sanguinaire de tous ceux qui ont porté ce titre parmi les Grecs, et même parmi les Barbares. (VI, 7, 2.)

Darius³⁵ fut le premier à imposer les peuples. Afin de leur faire supporter plus patiemment les impôts, il ne les ordonnait pas lui-même, mais les faisait régler par ses satrapes, qui en mettaient d'excessifs. Darius, sous prétexte de favoriser ses sujets, réduisait ces impositions à la moitié. Les peuples recevaient la diminution comme un bienfait considérable, et payaient le reste de bon cœur. (VII, 1, 3.)

Mausole³⁶, roi de Carie, voulant tirer de grandes sommes de ses amis et n'osant les leur demander ouvertement, leur qu'il avait de meubles précieux, d'or, d'argent, et de riches habits, comme pour tout envoyer au Grand Roi afin d'obtenir de lui la garantie d'être maintenu dans le giron de l'Empire. Ses amis le crurent et le jour même lui envoyèrent une quantité prodigieuse de richesses. (VII, 23, 1.)

Leçon n° 5 : Anticiper

Périclès³⁷ était fort riche, et possédait en Attique un domaine considérable. Archidame³⁸, avec qui il avait de vieux liens d'amitié et d'hospitalité, fut chargé de ravager l'Attique. Périclès se doutait bien qu'Archidame épargnerait ses terres ; mais comme ce ménagement aurait rendu les Athéniens soupçonneux, Périclès prévint le danger en faisant don à la Cité de toutes les terres qu'il possédait dans l'Attique. (I, 36, 2.)

Magas³⁹, quittant Cyrène pour une expédition, laissa la garde de la ville à quelques amis ; mais il fit enfermer dans

la citadelle tous les outils, les javelots et les machines [de guerre], et fit ôter toutes les guérites et autres défenses des murs. Ainsi, s'il s'était trouvé quelqu'un qui eût voulu tenter une nouveauté, la ville lui aurait été ouverte. (II, 28, 1.)

L'argent manquait dans l'armée d'Athènes. Timothée⁴⁰ convainquit les marchands d'accepter l'empreinte de son sceau comme monnaie, et leur promit d'honorer ses dettes quand ils lui présenteraient ces cachets. Ils le crurent et ouvrirent le marché aux soldats qui payèrent les marchands avec le cachet du général. Par la suite, quand Timothée retrouva de l'argent, il paya ce qui leur était dû. (III, 10, 1.)

Pendant le siège de Samos par Timothée, beaucoup d'étrangers abordaient au camp par la mer et consumaient trop de vivres. Timothée, voyant que cela les rendait rares, interdit la vente de farine, d'huile ou de vin à la mesure. Le grain, il défendit d'en vendre moins d'un *médimne* ou boisseau à la fois, et les liquides de même, moins d'une *métrète* à chaque fois. Quant aux meules à blé, il interdit d'en avoir chez soi et n'autorisa que celles qui étaient sur les hauteurs. Du coup, les étrangers ne trouvant plus sur le marché ces denrées périssables, en apportaient avec eux pour vivre, et les provisions furent conservées pour les soldats. (III, 10, 10.)

Thamus⁴¹, roi d'Égypte, n'avait pas d'argent. Chabrias⁴² lui suggéra donc d'ordonner aux plus riches du pays de lui apporter tout leur or et leur argent, avec la promesse qu'on n'exigerait point d'eux le tribut annuel. Ainsi, on ramassa beaucoup de richesses, sans faire de tort à personne. Et par la suite tout fut rendu à ceux qui avaient fait les avances. (III, 11, 5.)

Denys [l'Ancien] avait désarmé les habitants. Alors quand il fallait faire la guerre aux ennemis, il ordonnait aux habitants de se rendre à cent stades de la cité. Là il leur rendait les armes. Mais après le combat, avant qu'on ne rentre et que les portes ne soient ouvertes, il obligeait de nouveau les habitants à rendre toutes leurs armes. (V, 2, 14.)

Seuthès, général de la cavalerie de Kersobleptès⁴³, vit que son maître manquait d'argent et ordonna à chaque laboureur d'ensemencer cinq boisseaux de terre. Un grand nombre obéit à cet ordre et la terre produisit du blé en abondance. Seuthès le fit porter à la mer et le vendit au plus bas prix. Par ce moyen il amassa beaucoup d'argent en peu de temps, et l'envoya à Kersobleptès. (VII, 32.)

Leçon n° 6 : Piéger

Voulant tester ses amis, Alcibiade⁴⁴ eut l'idée de placer un faux cadavre dans une chambre obscure. Il montrait ce mannequin à chacun de ses amis en particulier, et les priait de l'aider à dissimuler un meurtre qu'il avait eu le malheur de commettre. La plupart furent horrifiés à l'idée de se rendre complices du crime. Callias, fils d'Hipponyme, fut le seul à ne pas refuser d'enlever ce prétendu mort. C'est ainsi qu'Alcibiade reconnut en Callias un ami parfait qui, depuis ce moment, le seconda en tout. (I, 40, 1.)

Cléarque, devenu tyran d'Héraclée⁴⁵, fit un jour courir le bruit qu'il voulait se retirer avec ses gardes et rendre au conseil des Trois Cents le gouvernement de la cité. Ils s'assemblèrent au lieu habituel où ils tenaient leurs séances. Prêts à couvrir Cléarque d'éloges, ils s'attendaient à reprendre possession de leur ancienne liberté. Cléarque ayant encerclé le lieu de l'assemblée avec ses soldats, fit

appeler les Trois Cents par un héraut, les fit tous arrêter un à un, puis amener à la citadelle. (II, 30, 2.)

Cléarque voulait faire périr la plupart des citoyens d'Héraclée, et enrôla, sans aucune raison légitime et dans une chaleur caniculaire, tous les hommes de plus de seize ans, comme pour aller faire le siège d'Astaque. Arrivé près de cette cité, il les posta dans un lieu marécageux où l'air ne circulait pas et où il y avait beaucoup d'eau croupie. Il leur ordonna de camper là, d'observer soigneusement les Thraces et de surveiller s'ils ne se montreraient pas dans les parages. De son côté, faisant mine de se charger du plus pénible, qui était d'attaquer la place, il se retira dans des hauteurs ombragées et arrosées d'eaux vives, et y posa son camp avec des étrangers soudoyés. Il fit traîner le siège en longueur, jusqu'à ce que les chaleurs et les exhalaisons des marais fassent périr les citoyens d'Héraclée. S'en étant ainsi débarrassé, il s'en retourna avec ses soudards et dit que c'était la peste qui lui avait fait perdre tous ces habitants. (II, 30, 3.)

Iphicrate voulait connaître et convaincre de trahison les citoyens de Chios favorables aux Lacédémoniens. Il commanda à quelques capitaines de trière de prendre le large pendant la nuit et de se présenter le lendemain devant Chios, armés et équipés à la façon des Lacédémoniens. À leur vue, les partisans de Sparte se rendirent au port avec beaucoup de joie. Iphicrate les encercla, et les fit arrêter et emmener à Athènes pour y être punis. (III, 9, 58.)

Arrivé à Larissa, Philippe⁴⁶ voulut détruire les maisons des Aleuades. Pour réussir, il feignit d'être malade, dans le dessein de les faire arrêter lorsqu'ils viendraient le voir.

Boësque leur découvrit le piège, et du coup la ruse n'eut aucun effet. (IV, 2, 11.)

Informé que Pithon, satrape de Médie, levait des troupes étrangères et amassait de l'argent pour se révolter, Antigone⁴⁷ fit semblant de n'apporter aucun crédit à ce qu'on lui en disait. « Je ne saurais croire, disait-il, que Pithon se comporte ainsi, lui à qui je prévoyais d'envoyer dans son gouvernement un renfort de cinq mille Macédoniens armés de toutes pièces, de Thraces et de mille gardes. » Instruit de ce discours, Pithon mit à profit la bonté d'Antigone et se hâta de venir recevoir ce renfort. Antigone fit venir Pithon au milieu des Macédoniens, le fit arrêter et le punit du dernier supplice. (IV, 6, 14.)

Démétrios⁴⁸ avait confié la garde d'Éphèse⁴⁹ à Diodore, commandant de la garnison, et s'était rendu en Carie avec sa flotte. Diodore traita secrètement avec Lysimachos⁵⁰ et promit de lui livrer Éphèse pour cinquante talents. Informé de cette trahison, Démétrios prit ses grands vaisseaux, en envoya la plus grande partie sur toutes les côtes du pays. Il embarqua lui-même et, prenant avec lui Nicanor⁵¹, fit voile sur Éphèse. Arrivé au port, il se cacha sous le tillac, ne laissant paraître que Nicanor, qui appela Diodore, prétextant vouloir discuter avec lui à propos des soldats et obtenir la liberté de mouiller et de se retirer. Diodore, persuadé que Nicanor était venu seul, monta sur une barque, et parut disposé à traiter avec lui. Au moment où il approchait, Démétrios surgit de dessous le tillac, fit couler la barque avec tout ce qui était dessus, et attrapa tous ceux qui tentaient de fuir à la nage. Ainsi, prévenant la trahison, il sut conserver Éphèse en son pouvoir. (IV, 7, 4.)

Cassandre⁵² se servit de la ruse suivante pour prendre Nicanor qui avait la garde du fort de Munichie et qui était

mal disposé à son égard.

Il feignit de vouloir retirer sa flotte d'Afrique, et comme il allait embarquer, survint un courrier porteur de lettres envoyé par ses amis de Macédoine, selon lesquelles les Macédoniens, irrités contre Polyperchon, l'appelaient pour le faire régner dans le pays. À la lecture de ces lettres, Cassandre se montra très joyeux, et comme Nicanor le accompagnait, il le prit à part et lui dit : « Maintenant il faut prendre de nouveaux conseils. Conférons ensemble sur la conduite à adopter dans le rang où je suis appelé. » Tout en parlant ainsi, Cassandre attira insensiblement Nicanor dans une maison voisine, comme pour l'entretenir de ses affaires les plus secrètes. Il avait caché dans cette maison un détachement de ses gardes, qui prirent Nicanor et l'encadrèrent. Cassandre convoqua l'assemblée et permit à ceux qui voulaient accuser Nicanor de le faire librement. Pendant l'instruction de l'accusation, Cassandre se rendit maître du fort de Munichie. Quant à Nicanor, comme il avait souvent intrigué sans retenue contre les lois, l'assemblée décida de le condamner à mort. (IV, 11, 1.)

Lancé dans une expédition maritime, Denys le Jeune [53](#) avait laissé la garde de la citadelle et des trésors à Andron. Timocrate l'engagea à se joindre à lui pour se rendre maîtres de la place et des richesses. Denys revint peu de jours après et, n'ayant rien su d'Andron, il n'hésita pas à lui dire avoir tout appris des autres. Il souhaitait seulement qu'il lui avoue qui avait été le plus décidé à vouloir profiter de son absence. Séduit, Andron dénonça Timocrate. Denys fit aussitôt exécuter Andron, pour le punir, disait-il, de ne pas lui avoir révélé cette conspiration aussitôt après son retour. Quant à Timocrate, mari de sa sœur, il se contenta de le faire arrêter et, ensuite, celle-ci le suppliant, il lui rendit même la liberté et l'exila dans le Péloponnèse. (V, 2, 4.)

Denys [l'Ancien] voulait repérer les citoyens les plus hostiles à sa domination. Il se retira dans un petit port d'une côte écartée d'Italie et fit courir le bruit que ses soldats l'avaient tué. Les déçus de son gouvernement manifestèrent beaucoup de joie et coururent s'avertir les uns les autres de la chute du tyran. Leur joie ne fut pas de longue durée : Denys les fit tous enlever et assassiner. (V, 2, 15.)

Une autre fois, Denys simula la maladie et laissa croire qu'il ne pourrait en réchapper. Comme il vit que cette nouvelle avait procuré à plus d'un une joie excessive, il se montra tout à coup avec ses gardes en public et ordonna l'exécution de ceux qui s'étaient montrés joyeux. (V, 2, 16.)

Informé que les responsables de Syracuse inclinaient à la révolte, Agathocle⁵⁴ saisit l'occasion d'une victoire remportée sur les Carthaginois pour faire un sacrifice et un festin où il convia cinq cents hommes parmi les suspects. Le faste du banquet était magnifique, et quand tout le monde fut grisé par le vin, Agathocle parut au milieu de l'assemblée, vêtu d'une robe légère à la tarentine ; il joua de la flûte et de la lyre, et il dansa. Le plaisir avait tout animé, et l'assemblée était tumultueuse. Il fit mine de devoir se retirer à cause de la fatigue, et à ce moment un grand nombre d'hommes en armes investit par surprise le lieu de l'assemblée. Ils étaient mille de sorte qu'ils s'en prirent à chacun des convives à deux contre un, et les tuèrent tous. (V, 3, 3.)

Agathocle ayant été informé que Tysarque, Anthropin, Dioclès et leurs amis, entreprenaient quelque chose contre lui, les fit venir et les plaça à la tête de troupes nombreuses qu'il voulait, disait-il, envoyer sous leur conduite au secours d'une place alliée que les ennemis attaquaient. « Trouvez-

vous demain, dit-il, au palais de Timoléon avec vos armes et vos chevaux, et nous organiserons le temps et l'ordre de l'expédition. » Cette proposition fit d'autant plus de plaisir aux conjurés qu'ils voyaient qu'Agathocle leur fournissait lui-même des troupes pour exécuter leur plan. Mais quand ils furent rassemblés le lendemain au palais de Timoléon⁵⁵, des hommes préparés par Agathocle et qui attendaient son ordre, au signal, fondirent sur Dioclès, Tysarque et Anthrope, et percèrent de coups plus de deux cents hommes. Quant à leurs amis qui voulurent les secourir, six cents y restèrent. (V, 3, 8.)

Dans la guerre contre Héraclée [du Pont], Leucon⁵⁶ fut averti que certains capitaines de trière, par trahison, devaient passer à l'ennemi. Il les fit interpeller et leur dit qu'on lui avait fait des rapports défavorables, auxquels il ne croyait pas, mais que, comme leur fidélité serait peut-être mise en doute si la chance ne souriait pas à ses armes, il serait judicieux de se tenir au repos. Et il nomma d'autres capitaines à leur place. Cependant il continua à donner des postes dans les bourgades du pays aux parents et aux amis des capitaines suspects, comme s'il les honorait toujours de sa bienveillance. Mais après avoir terminé la guerre, il dit qu'il était juste de juger les suspects, afin que personne ne l'accusât de les avoir soupçonnés à tort. Ils vinrent à l'audience avec leurs parents et leurs amis. Alors Leucon les encercla avec ses troupes et les fit tous mourir. (VI, 9, 3.)

Le roi Artaxerxès⁵⁷ avait dit à Oronte : « Amène-moi Tiribaze, satrape de Chypre, pieds et poings liés. » Oronte craignait Tiribaze, et n'osant l'attaquer de front, il lui tendit un piège. Il fit creuser une fosse profonde dans une maison et couvrit l'emplacement de tapis, en forme de lit. Il fit venir Tiribaze, comme pour l'entretenir d'affaires secrètes, et le fit

asseoir sur ces tapis. Tiribaze tomba dans la fosse et, une fois pris et attaché, fut envoyé au roi. (VII, 14.)

Artaxerxès⁵⁸ projetait de faire arrêter Tissapherne⁵⁹. Il envoya Tithrauste chargé de deux lettres, l'une pour Tissapherne lui-même, au sujet de la guerre contre les Grecs, dont il lui confiait toute la conduite ; et l'autre adressée à Ariée, avec ordre pour lui et pour Tithrauste de capturer Tissapherne et de le lui amener. Ariée lut la lettre dans la ville de Colases en Phrygie, et il envoya prier Tissapherne de venir le rejoindre pour affaires, car il avait besoin de son avis, surtout à propos des Grecs. Tissapherne, sans se méfier, prit seulement trois cents Arcadiens et Milésiens d'élite, et vint à la villa d'Ariée. Sur le point d'entrer au bain, il quitta son poignard. Soudain Ariée, accompagné de ses domestiques, se saisit de lui, et l'ayant enfermé dans un chariot cousu, le livra de la sorte à Tithrauste. Celui-ci le mena ainsi confiné jusqu'à Célaines. Là, il lui coupa la tête et la porta au roi, qui l'envoya à sa mère Parysatis. Il y avait longtemps qu'elle souhaitait ardemment voir la mort de Cyrus vengée par celle de Tissapherne. Cette mort et cette punition ne devaient pas non plus laisser indifférentes les mères et les femmes des Grecs qui avaient pris le parti de Cyrus et qui avaient été trompées par Tissapherne. (VII, 16, 1.)

Pendant que Glos⁶⁰ était à Chypre, il sut que les Grecs de son entourage écrivaient à son désavantage à ceux d'Ionie. Voulant découvrir les auteurs de ces lettres, il équipa une trière et, ayant donné des vivres aux rameurs, il donna l'ordre de prendre la route d'Ionie. Le pilote affecta de retarder son départ, et beaucoup de gens, pendant ce délai, confièrent des lettres aux rameurs. On partit enfin, et la galère aborda près d'une ville d'Ionie. Glos mit pied à terre, et se présentant aux rameurs, il leur ordonna de lui

remettre toutes les lettres qui leur avaient été données. Il les ouvrit, et découvrant ainsi l'identité de ceux qui écrivaient contre lui, il n'y en eut aucun qu'il ne fit périr dans les tourments. (VII, 20.)

Datamès s'était révolté et le roi⁶¹ avait ordonné à Mithridate de le tuer ou de l'amener prisonnier. Pour réussir, Mithridate feignit de se révolter à son tour. Datamès rechigna à le croire, sauf à le voir ravager les terres relevant de l'autorité du roi. Mithridate le fit ; il rasa plusieurs forts, brûla des bourgades, saisit les deniers du roi et préleva du butin. Comme il s'était ainsi montré ennemi du roi, Datamès eut confiance en lui, et tous deux convinrent de se donner rendez-vous sans armes pour se concerter. Durant la nuit qui précéda l'entrevue, Mithridate cacha des poignards en plusieurs coins de l'endroit où elle devait se dérouler, et laissa des marques pour les reconnaître. Datamès arriva, et Mithridate se promena pendant quelque temps avec lui. Après la conversation, Datamès embrassa Mithridate et prit congé. Ayant promptement ramassé un poignard et l'ayant caché sous sa main gauche, Mithridate rappela Datamès, comme pour lui faire part d'un oubli. Datamès se retourna, et Mithridate lui désigna une montagne et lui dit qu'il y avait là-bas un poste à fortifier. Et pendant que Datamès regardait la montagne, Mithridate le frappa et le tua. (VII, 29.)

Leçon n° 7 : Frapper en secret

Avertis que Cinadon⁶² complotait contre la tranquillité publique, les éphores ne jugèrent pas judicieux de l'arrêter dans la Cité. Ils envoyèrent en cachette quelques cavaliers à Aulon, ville de Laconie, et appelant Cinadon quelques jours après, lui ordonnèrent d'aller avec deux soldats dans cette même ville, pour une affaire secrète, dont ils firent semblant

de le charger. Au moment de son arrivée, les cavaliers, envoyés auparavant au même endroit, le saisirent et le soumirent à la torture. Ils apprirent de lui les noms de ses complices et les envoyèrent aux éphores, qui les firent mourir sans bruit, et en l'absence de celui qui les avait dénoncés. (II, 14, 1.)

Denys [l'Ancien] voulant savoir ce que pensaient de lui ceux qui étaient sous sa domination, fit dresser un état de toutes les chanteuses et autres courtisanes, et se fit apporter la liste de tous leurs noms. La plupart des gens s'imaginèrent que c'était une disposition pour un nouvel impôt. Mais Denys n'en leva aucun sur ces femmes. Il les fit torturer les unes après les autres pour les forcer à lui rendre compte de tout ce qu'elles avaient entendu dire contre la tyrannie, par ceux dont elles avaient satisfait la débauche. Et de tous ceux dont il apprit ainsi qu'ils avaient mal parlé de lui, les uns furent tués par ses ordres, et les autres exilés. (V, 2, 13.)

Leçon n° 8 : Trahir

Emmené de Sicile pour être jugé dans le cadre de la mutilation des statues d'Hermès⁶³ et des mystères profanés, Alcibiade s'échappa sur un bateau rond⁶⁴ et s'enfuit à Lacédémone. Une fois là-bas, il persuada les habitants d'envoyer incessamment du secours à Syracuse, avant que les Athéniens n'eussent achevé de fortifier Décélie⁶⁵. Et il expliqua que si l'on y manquait, on ne pourrait plus lever ni les revenus du pays ni les taxes, et que les Siciliens mêmes se voyant abandonnés de leurs amis et pressés par leurs ennemis, composeraient avec eux. Instruits des manigances d'Alcibiade, les Athéniens décrétèrent qu'il lui était permis de revenir à Athènes. (I, 40, 6.)

Dans une sédition qui s'était formée à Syracuse, un grand nombre d'esclaves s'étaient attroupés. Ils avaient pour chef Sosistrate. Hermocrate⁶⁶ lui dépêcha Damaïque, l'un des principaux officiers de la cavalerie, ami de Sosistrate, pour lui dire de la part des généraux que ceux-ci ne pouvaient s'empêcher d'admirer son courage. Ils donneraient donc la liberté à tous ceux qui l'avaient suivi, les armeraient, leur donneraient la même quantité de vivres qu'aux autres généraux, et on lui confierait la même autorité que la leur. Enfin il pourrait, en cette qualité, venir au conseil et prendre part aux affaires publiques. Convaincu par son ami, Sosistrate prit vingt des esclaves les plus déterminés de son parti et se rendit à l'assemblée des autres chefs. Mais on le saisit avec ses vingt braves, et tous furent jetés en prison. Alors Hermocrate prit six mille soldats, et triomphant des esclaves soulevés, il leur jura que si chacun voulait retourner auprès de son maître, il ne leur serait fait aucun mal. La plupart se laissèrent persuader et retournèrent chez leurs maîtres. Seuls trois cents passèrent du côté des Athéniens. (I, 43, 1.)

Lysandre⁶⁷ avait promis à ses amis de Milet de travailler efficacement à renverser la démocratie. Pour tenir sa promesse, il se mit à parler rudement de ceux qui semblaient prêts à faire des changements dans la cité et déploya tous ses efforts à persuader le peuple qu'il soutiendrait toujours sa liberté. Trompé par Lysandre, le peuple espérait tout le bonheur possible de sa part, et ne prenait aucune précaution contre lui. Les amis de Lysandre, constatant cette sécurité, fondirent ensemble sur le peuple, mirent à mort un grand nombre d'habitants et se rendirent maîtres de Milet. (I, 45, 1.)

Après s'être rendu maître de Thasos, Lysandre sut qu'il y avait dans la cité beaucoup d'habitants favorables aux Athéniens, mais que la crainte des Lacédémoniens les obligeait à se tenir cachés. Lysandre convoqua les Thasiens au temple d'Hercule. Leur parlant avec une bonté affectée, il leur dit qu'il ne trouvait pas étrange qu'avec le changement survenu dans leur cité, subsistent encore des vestiges cachés des premières inclinations. C'était chose pardonnable et du reste on pouvait vivre en sécurité, car il ne maltraiterait personne. On pouvait avoir confiance en sa parole donnée en un lieu sacré comme ce temple, et dans la cité d'Hercule, à qui ils avaient l'honneur d'appartenir à tant de titres. Les partisans cachés des Athéniens, rassurés par les belles paroles de Lysandre, commencèrent à se montrer plus librement, et Lysandre les laissa jouir quelque temps de cette fausse sécurité ; mais quand ils ne furent plus sur leurs gardes, il les fit enlever et mettre à mort. (I, 45, 4.)

Antigone [le Borgne] se rendit maître de Corinthe par la ruse suivante. Alexandre, qui commandait la citadelle de Corinthe, mourut et laissa veuve sa femme Nicée, assez avancée en âge. Antigone la demanda en mariage pour son fils Démétrios. Nicée accepta avec joie d'épouser un jeune roi. On fit un sacrifice magnifique et on annonça une assemblée générale des Grecs où Amebée devait jouer de la lyre. Chacun s'empressait pour voir le spectacle. Les gardes conduisaient Nicée en grande pompe, portée sur un brancard royal. Elle faisait voir dans ses manières mêlées de nonchalance et de hauteur les dispositions de son âme. Mais, tandis qu'elle entrait au théâtre, Antigone laissa là le joueur de lyre et la noce et surprit la citadelle que les gardes avaient abandonnée pour courir au spectacle. Il n'y trouva aucune résistance et s'en empara aussi bien que de tout le reste de Corinthe, par le moyen de ce faux mariage. (IV, 6, 1.)

Lysimachos conduisit Ariston, fils d'Autoléon, en Péonie, qui était le royaume de son père, comme pour faire reconnaître aux Péoniens le jeune prince royal et lui concilier leur affection. Après avoir baigné Ariston dans le fleuve Arisbe à la façon des rois, on lui servit le festin royal selon la coutume du pays. Lysimachos saisit ce moment pour donner le signal de prendre les armes. Ariston sauta sur un cheval et s'enfuit chez les Adraniens. Lysimachos s'empara de la Péonie. (IV, 12, 2.)

Poursuivi par Dion⁶⁸, Denys [le Jeune] ne contrôlait plus que l'acropole⁶⁹ de Syracuse. Il envoya des émissaires aux Syracusains pour traiter avec eux. Ils répondirent que s'il renonçait à la domination, on écouterait ses envoyés, mais que s'il n'y renonçait pas, on lui ferait la guerre sans compromis. Denys renvoya d'autres gens dire que si on voulait traiter avec lui par députés, il abdiquerait volontiers. On le crut, la cité lui envoya des représentants. À cause de la joie de voir la fin de la tyrannie, les gardes relâchèrent leur vigilance. Denys retint les députés de la Cité, et sortant de la citadelle, il dirigea ses soldats avec de grands cris contre les murailles et fit une violente irruption dans la ville. De cette manière, il conserva la jouissance de l'acropole et reprit la cité. (V, 2, 7.)

Cypsélos prit les plus illustres d'entre les Bacchiades⁷⁰ et les envoya comme représentants consulter l'oracle de Delphes, pour le bien public des Corinthiens. Cependant, il leur défendit de remettre le pied à Corinthe. C'est ainsi qu'il demeura à l'abri dans la tyrannie, en chassant les plus nobles des citoyens. (V, 31.)

À l'époque où Thébains et Thessaliens faisaient la guerre aux peuples de la Phocide⁷¹, Philomèle demanda la conduite des armes et répondit du succès si on le faisait

général. Ayant obtenu cette charge, il soudoya des troupes étrangères, et s'étant emparé des deniers sacrés, il les employa impunément à son profit particulier, et changea en tyrannie une autorité qu'il n'avait reçue que par commission. (V, 45.)

Panétius était général des Léontins⁷² alors qu'ils étaient en guerre avec les Mégariens au sujet des frontières du pays. Il trouva moyen de dresser les pauvres et les hoplites contre les marchands et les cavaliers, en suggérant aux premiers de se plaindre que dans les combats tout l'avantage revenait aux derniers, et toute la peine et les pertes pour eux. Ensuite, il ordonna une revue générale des armes et la fit faire hors les murs. Panétius fit compter toutes les armes, et prit soin de les examiner. Puis, confiant les chevaux aux palefreniers et aux postillons, il leur ordonna de les mener à la pâture. Il avait préparé, pour l'exécution de son plan, six cents hoplites, et avait chargé celui qui les commandait de compter les armes. Il fit semblant d'avoir besoin de se mettre à l'ombre, et se retira sous des arbres. Il persuada les palefreniers et les postillons d'attaquer leurs maîtres. Alors ils montèrent sur les chevaux, saisirent les armes qui avaient été comptées, et trouvant leurs maîtres désarmés, les mirent à mort. Les hoplites donnèrent leur consentement à ce carnage. Ils coururent avec précipitation dans la ville, et la livrèrent aux mains de Panétius, qui, grâce à eux, en devint ainsi le tyran. (V, 47.)

Théron⁷³ avait secrètement posté dans Agrigente des troupes qu'il avait soudoyées, mais il n'avait pas de quoi les payer. Et voici comment il vola l'argent public à cet effet. La cité projetait d'élever un somptueux temple à Athéna. Théron persuada les citoyens de confier l'ouvrage aux entrepreneurs, de les obliger à donner des garanties

suffisantes, et de leur fixer un terme pour rendre l'ouvrage fini. Gorgue, fils de Théron, se chargea de l'exécution de l'entreprise. Mais après avoir touché l'argent de la ville, Théron ne prit ni architectes, ni tailleurs de pierres, ni aucun autre ouvrier. Il donna cet argent aux troupes qu'il avait levées contre la cité, et c'est au prix de leurs propres deniers que les Agrigentins tombèrent sous la domination tyrannique de cet homme. (VI, 51.)

Sous prétexte de faire un sacrifice aux grands dieux, Midas⁷⁴ fit sortir les Phrygiens la nuit avec des flûtes, des tambours et des cymbales, et de plus chacun d'eux était armé secrètement d'une dague. Les habitants sortirent de leurs maisons pour voir le spectacle. Les Phrygiens, tout en jouant de leurs tambours et de leurs cymbales, poignardèrent les spectateurs ; ils s'emparèrent de leurs maisons, qu'ils trouvèrent ouvertes, et établirent Midas comme tyran. (VII, 5.)

Leçon n° 9 : Persuader

Les Thébains tenaient les Lacédémoniens assiégés dans Sparte. Ceux-ci supportaient avec impatience d'être enfermés dans leurs murs avec leurs femmes, et d'y rester cantonnés. Ils demandaient à faire une sortie, résolus à faire un coup d'éclat et à mourir, s'ils ne pouvaient remporter la victoire. Agésilas modéra leur impatience en leur disant : « Souvenez-vous que nous avons traité les Athéniens de même, et que nous les avons tenus enfermés dans leurs murs. Ils n'ont pas voulu faire de sorties de peur de se perdre pour rien. Ils se sont contentés de faire la garde sur leurs remparts, et s'en sont tirés ainsi. Nos assiégeants se lassèrent avec le temps, et se retirèrent d'eux-mêmes. » (II, 1, 29.)

Iphicrate était à la tête des Athéniens, du côté de Corinthe, et faisait la guerre aux Thébains. Les Athéniens le pressaient de livrer bataille, mais comme il savait les ennemis supérieurs en nombre et galvanisés par la victoire qu'ils venaient de remporter à Leuctres, il ne voulait pas combattre. Il dit : « Je suis fier de vous avoir motivés au point que vous pouvez mépriser les Béotiens. Quant à moi, j'en ai assez. Du reste, cherchez un meilleur général que moi, qui pourrait vous mener contre eux. » Ainsi la vertu du général sut mettre un frein au courage inconsidéré des Athéniens et les empêcha de se mesurer à des hommes trop fiers de leur avantage. (III, 9, 28.)

Voyant les Athéniens entêtés à faire la guerre aux Béotiens, Phocion⁷⁵ les en détournait le plus possible. Malgré tous ses efforts, la guerre fut résolue par décret public, et lui nommé général. Aussitôt il fit crier par un héraut : « Que tout Athénien, depuis l'âge de puberté jusqu'à soixante ans, prenne des vivres pour cinq jours en sortant de l'assemblée et me suive. » Aussitôt voilà toute la cité dans le trouble et l'agitation. Les vieillards surtout criaient, allaient et venaient, et manifestaient du mécontentement. « De quoi vous plaignez-vous, leur dit Phocion, je suis général et malgré mes quatre-vingts ans, je mourrai avec vous. » À ce discours les Athéniens se modérèrent dans leur ardeur inconsidérée et renoncèrent à la guerre. (III, 12.)

Thrasimède, fils de Philomèle, aimait la fille de Pisistrate⁷⁶. Un jour il la rencontra qui marchait en cérémonie dans une procession, et courut lui donner un baiser. Les frères de la fille se plaignirent de cette action, comme d'une grande insulte. Mais Pisistrate dit : « Si nous punissons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent ? » (V, 14, 1.)

Voici comment Crésus persuada les Perses de se soulever contre les Mèdes⁷⁷. Leur ayant montré une plaine sauvage et remplie de ronces, il leur ordonna de la défricher. Ils le firent et eurent beaucoup de peine. Le lendemain il leur commanda de se laver et de le rejoindre et, à leur arrivée, il leur fit servir un copieux repas. Il leur demanda ensuite laquelle des deux journées leur paraissait la plus agréable. Ils répondirent que la différence entre la première et la seconde était celle qui est naturellement entre un état heureux et un état malheureux. « Vous aurez donc, leur dit-il, ce qui rend les hommes heureux, si vous vous retirez de la servitude des Mèdes. » Les Perses se soulevèrent aussitôt, et ayant déclaré Cyrus roi, détruisirent l'empire des Mèdes et se rendirent maîtres du reste de l'Asie. (VII, 6, 7.)

Leçon n° 10 : Diviser

La cité de Mendè était athénienne de cœur. Une nuit, Agésilas s'y rendit en secret et trouva moyen d'y entrer et de se rendre maître des postes les plus fortifiés. Ceux de Mendè ne l'appréciaient pas du tout, et s'assemblèrent pour en discuter. Agésilas se trouvant à l'assemblée leur dit : « Pourquoi toute cette agitation ? La moitié d'entre vous était d'accord avec moi pour me livrer la ville. » Alors les habitants se soupçonnèrent mutuellement, et le trouble fut apaisé. (II, 1, 31.)

Denys [le Jeune] avait retenu les représentants des Syracusains et les renvoya le lendemain aux habitants. Ils furent suivis de plusieurs femmes qui portaient à Dion et à Mégacès, son frère, des lettres de leur sœur et de la femme de l'un des deux, et d'autres lettres aux habitants dont les femmes étaient enfermées dans la citadelle. On décida de faire une lecture publique de ces lettres à l'assemblée. Dans

la plupart, il n'était question que des supplications des femmes qui conjuraient les habitants de ne pas les laisser périr et de faire la paix avec Denys. Mais on trouva une lettre dont l'adresse était : « Hipparin à son père. » Et ce père était Dion. Ayant lu l'adresse, le greffier ouvrit la lettre. Mais l'auteur n'était pas le fils de Dion : c'était Denys lui-même, qui écrivait familièrement et avec de grandes marques d'union et d'amitié à Dion, et lui faisait de grandes promesses. Cette lecture rendit Dion suspect aux Syracusains, qui ne lui firent plus autant confiance - tel était le but principal de Denys. (V, 2, 8.)

S'étant révoltés contre lui, les membres de la famille de Kersobleptès s'approprièrent une partie de ses finances. Il fit la paix avec eux et leur donna le gouvernement de quelques villes, en les séparant les uns des autres. Avec le temps il réussit à leur réclamer son argent, les prit, les chassa des villes qu'il leur avait confiées et retrouva entièrement tous ses fonds. (VII, 31.)

Leçon n° 11 : Instrumentaliser l'athlétisme et le théâtre

Épaminondas persuada les Thébains de défier à la lutte les Lacédémoniens qui se trouvaient à Thèbes. Les Thébains n'avaient pas de peine à les mettre à terre, et apprirent ainsi à les mépriser. Après quoi s'estimant plus forts qu'eux, ils leur firent la guerre avec plus de courage. (II, 3, 6.)

Voulant désarmer les Agrigentins, Phalaris⁷⁸ proclama qu'il offrirait au peuple un magnifique spectacle d'athlètes, hors de la cité. Mais pendant que tous les habitants étaient dehors pour voir les jeux, il fit fermer les portes de la ville et ordonna à ses gardes d'enlever les armes de toutes les maisons. (V, 1, 2.)

Chargé de la garde des bourgades de l'Éolie⁷⁹, Alexandre fit venir d'Ionie et à grands renforts d'argent les plus fameux athlètes, des joueurs de flûte très réputés, Thersandre et Philoxène, et deux acteurs très en vogue, Callipide et Nicostrate. Puis il annonça des spectacles. Il y eut un afflux de toutes les villes voisines, attiré par la réputation de ces gens. Une fois le théâtre rempli, Alexandre l'encercla avec ses guerriers et des auxiliaires barbares intégrés à ses garnisons. Il maîtrisa tous les spectateurs, avec leurs femmes et leurs enfants, et tira de grandes rançons de la plupart. Puis, plaçant les lieux sous la responsabilité de Thibron, il se retira. (VI, 10.)

Leçon n° 12 : Exploiter l'insécurité

Cléarque d'Héraclée, pour réussir à se faire bâtir une citadelle dans la cité, paya des gens à qui il demanda de sortir la nuit en secret pour voler, agacer, injurier et blesser la population. Indignés de ces violences, les habitants demandèrent secours à Cléarque. Il leur dit qu'il était impossible de contenir ces hommes enragés, à moins de les enfermer entre quatre murs. Les citoyens d'Héraclée lui en accordèrent la permission. Il choisit un quartier de la cité, l'entoura de murs et en fit une citadelle, non pas pour tenir en respect ces nuisibles, mais pour se procurer à lui-même la liberté d'exercer toutes sortes d'injustices. (II, 30, 1.)

Dinias, fils de Phères et de Télésippe, demeurait à Cranon en Thessalie, et il consacrait tout son temps à la chasse aux oiseaux des étangs et des rivières. De cet état il passa à celui de tyran de Cranon, et voici comment il s'y prit. Les Cranoniens engagèrent des hommes pour garder leur ville. Dinias se mit à leur solde et, pendant trois ans, il monta la garde si efficacement que l'on était encore plus en sécurité

la nuit que le jour et que l'on pouvait marcher à toute heure sans crainte. On lui donna pour cela les louanges qu'il méritait, et chaque jour il faisait enrôler de nouveaux gardes, afin de gagner la réputation de défenseur de la cité très zélé. Le temps vint de lever l'impôt agricole sur les blés de la cité. Il présenta son jeune frère, qui était exempt de tribut, et lui fit confier l'adjudication de l'impôt agricole à un prix très élevé. Une fois son frère ainsi établi percepteur des dîmes du pays, cela lui donna occasion de rassembler beaucoup de jeunes gens pour parcourir la région et lever les impôts. Il y eut une fête que les Cranoniens célébraient par toutes sortes de jeux. Dinias mêla ses percepteurs dévoués aux gardes de la ville et des gens à jeun parmi les hommes ivres. Il mit à mort plus de mille habitants et devint tyran de Cranon. (II, 34.)

Les Agrigentins projetaient d'élever un temple à Zeus Gouverneur du Tonnerre sur leur acropole. Elle était bâtie très solidement sur un roc, lui-même lieu sacré, et ils voulaient y installer au plus haut la statue du dieu. Ils avaient provisionné deux cents talents à cet effet. Phalaris, receveur des impôts, postula pour la direction de l'ouvrage et promit d'y employer les plus habiles ouvriers, de fournir tous les matériaux en abondance et de produire des garanties suffisantes pour la sûreté des fonds publics. Le peuple admit volontiers toutes ses propositions et crut que l'expérience acquise à son poste lui rendrait cette direction plus facile qu'à tout autre. Il commença donc par se charger de l'argent du peuple. Il recruta plusieurs métèques, acheta un grand nombre d'esclaves et fit porter dans la citadelle toutes sortes de matériaux, pierres, bois et fer. Encore au stade de creuser les fondations, il fit descendre à la ville un homme qui dit : « Quiconque dénoncera ceux qui ont volé à l'acropole du bois ou du fer recevra une belle somme d'argent. » Le peuple manifesta beaucoup d'indignation de

ces vols. Phalaris dit : « Permettez-moi donc de fortifier l'acropole. » La permission lui fut accordée de l'entourer de murailles. Alors Phalaris, ayant ôté les chaînes de ses esclaves, les arma de pierres et de haches simples ou à deux tranchants, et à l'occasion de la fête des Thesmophories, il fit irruption dans la cité, tua la plupart des hommes, se rendit maître des femmes et des enfants et usurpa l'autorité souveraine. (V, 1, 1.)

Denys [l'Ancien], fils d'Hermocrate, était l'un des ministres des Syracusains et stratège pour la guerre. Dans la campagne contre Carthage, les Syracusains furent plusieurs fois vaincus. Ils s'en prirent aux généraux, et Denys ne se priva pas de les accuser publiquement de trahison. Certains furent condamnés à mort, et d'autres prirent la fuite. Alors Denys prenant prétexte de la haine que son zèle lui avait attirée, et du danger pressant de la guerre des Carthaginois, demanda au peuple des gardes du corps et les obtint. Par ce moyen il devint le très puissant tyran de Syracuse, et non seulement il conserva son autorité jusqu'à la vieillesse, mais encore il la transmit à son fils après lui. (V, 2, 2.)

Informé que plusieurs habitants, liés d'amitié, avaient conspiré contre lui, Leucon fit venir tous les marchands et emprunta tout leur argent, sous prétexte qu'il en avait besoin pour soudoyer des ennemis avec qui il traitait et qui devaient se livrer à lui. Les marchands lui accordèrent volontiers ce qu'il demanda. Quand il eut leur argent, il les rassembla tous dans son palais et leur apprit la conspiration. Il les pria de devenir ses gardes, d'autant plus que de la conservation de sa personne dépendait la sûreté de leur fortune. Les marchands, pour sauver leurs biens, prirent les armes et assurèrent la garde de Leucon et du palais. Avec leur secours et celui de ses autres alliés, Leucon

parvint à exterminer tous les conspirateurs et, ayant consolidé son autorité, il rendit l'argent aux marchands. (VI, 9, 2.)

Le Mède Dejocès⁸⁰ usurpa l'Empire de son pays de la manière qui suit. Les Mèdes habitaient çà et là, sans cité, sans loi et sans police. Dejocès jugeait les différends de ses voisins et leur apprenait à vivre dans l'égalité. Le juge leur plut ; sa réputation se répandit de tous côtés, et tous venaient à lui considérant qu'il était un juge équitable. Après avoir ainsi gagné l'affection du public, il fractura lui-même ses portes la nuit et remplit sa tour de pierres. Le lendemain il montra cela aux Mèdes et leur dit qu'il avait été en danger de mort, pour le soin qu'il prenait de les juger. La foule s'en indigna, et conclut qu'il fallait lui donner une garde et établir sa demeure dans un lieu sûr. On lui destina la forteresse d'Ecbatane et, pour sa garde, il choisit ceux qu'il voulut. Pour ses frais, on lui permit de prélever les deniers sacrés. Grâce à ces gardes, qu'il prit soin d'augmenter par la suite, de simple juge qu'il était il devint roi. (VII, 1.)

Leçon n° 13 : Impressionner

Le trône d'Alexandre resta modeste et populaire, tant qu'il fut parmi les Macédoniens et les Grecs ; mais quand il se retrouva parmi les Barbares, il porta la magnificence à l'excès, pour leur inspirer de la terreur par un appareil éclatant. Ainsi, quand il rendait la justice et donnait audience en public dans la Bactriane, l'Hyrcanie⁸¹, et l'Inde, voici comme était disposée sa tente. Son étendue était assez grande pour contenir cent lits. Elle était soutenue de cinquante colonnes d'or, et ombragée de dais, où brillaient l'or et les ornements les plus précieux. Dans la tente, tout autour, il y avait d'abord cinquante Perses vêtus d'habits de

couleur pourpre et orangée ; ensuite autant d'archers, les uns vêtus d'habits couleur de feu, les autres, d'étoffe bleue, les autres encore, de jaune. Devant se tenaient cinquante Macédoniens, de la plus grande taille, qui portaient des boucliers d'argent. Vers le milieu de la tente était le trône, tout en or, sur lequel Alexandre prononçait ses oracles ; et lorsqu'il donnait audience, ses gardes formaient un grand cercle autour de lui. Au dehors de la tente étaient postés les éléphants avec mille Macédoniens vêtus à la mode de leur pays. Après ceux-là étaient cinq cents Susiens vêtus de pourpre. Et tout cela se terminait par un grand cercle composé de dix mille Perses des plus beaux et des plus grands qu'on avait pu trouver, tous ajustés à la manière de leur pays et armés de cimenterres. Telle était la pompe du trône d'Alexandre parmi les Barbares. (IV, 2, 24.)

Lorsque Antigone [le Borgne] recevait des ambassadeurs, il s'appliquait à indiquer dans ses registres qui étaient les ambassadeurs qu'on lui avait envoyés, quels étaient leurs compagnons et quelles affaires on avait traitées. Dans les négociations, il savait rappeler tout cela exactement, et spécifiait chaque chose dans un grand détail, en sorte que les ambassadeurs étaient surpris de lui trouver une mémoire si vaste et si présente. (IV, 6, 2.)

Informé que les argyraspides⁸² commençaient à penser à la révolte, Eumène⁸³ voyait surtout que leurs chefs, Antigénès et Teutamos, affichaient des manières hautaines avec lui et négligeaient de se rendre à sa tente. Il rassembla tous les chefs et leur dit que deux fois de suite il avait eu le même songe, accompagné de promesses de salut commun, si l'on obéissait, et de menaces d'une ruine totale, si l'on n'obéissait pas. C'était le roi Alexandre, dans sa tente au milieu du camp, assis sur un trône d'or, le sceptre à la main, qui donnait ses ordres à tous et qui commandait

particulièrement aux chefs de ne traiter aucune affaire publique et royale hors de la tente royale, et d'en référer à cette tente seule, *la tente d'Alexandre*. Les Macédoniens firent des prières à Alexandre et ordonnèrent qu'avec les fonds d'épargne de la couronne on dressât une tente royale ; qu'il fût dressé un trône d'or paré royalement, avec une couronne d'or au-dessus accompagnée d'un diadème royal ; qu'il y eût auprès du trône des armes avec un sceptre au milieu ; devant le trône qu'il y eût une table d'or et dessus un petit foyer et un encensoir aussi d'or, avec de l'encens et des parfums ; enfin, que la tente fût garnie de tabourets d'argent pour placer les chefs quand on tiendrait conseil sur les affaires publiques. Tout cela fut exécuté sur le champ. Eumène dressa sa tente contiguë à celle d'Alexandre, et les autres chefs dressèrent les leurs à la suite de la sienne. Du coup, quand Eumène entra dans la tente d'Alexandre, c'était lui qui recevait les autres chefs, et parmi eux Antigènes et Teutamos. Commandants des argyraspides, c'est Eumène qu'ils rencontraient dans les faits, quand ils ne voulaient qu'honorer Alexandre. (IV, 8, 2.)

Il y a deux nations parmi les Thraces, appelées les Cerréniens et les Borcobiens. C'était la loi chez eux d'avoir pour chefs des prêtres de Jupiter. Leur prêtre, et par conséquent leur chef, était Cosingas. Mais les Thraces refusaient de lui obéir. Cosingas prit un grand nombre d'échelles de bois et les dressa bout à bout. Il disait qu'il voulait s'en servir pour monter au ciel, et s'y plaindre à Junon de la désobéissance des Thraces. Ces gens, en vrais Thraces, c'est-à-dire des bêtes sans esprit, eurent peur que leur chef n'exécutât son plan. Ils lui demandèrent pardon, et jurèrent de lui obéir en tout. (VII, 22.)

Pendant que les Scythes⁸⁴ parcouraient l'Asie, leurs femmes épousèrent leurs esclaves et en eurent des enfants.

Quand les maîtres revinrent, les esclaves ne voulurent pas les recevoir. La guerre fut déclarée. Les esclaves prirent les armes et se présentèrent organisés en phalanges. Un Scythe, craignant l'issue d'une bataille où le désespoir ferait faire de grands efforts, conseilla aux autres de mettre bas les armes et de ne marcher contre les esclaves que le fouet à la main. Son conseil fut suivi et les maîtres s'avancèrent contre les esclaves, en leur montrant le fouet. Face à cela, le courage des esclaves tomba, ils se rappelèrent leur état de servitude, et la honte leur fit prendre la fuite. (VII, 44, 2.)

Leçon n° 14 : Donner l'exemple

Alexandre était dans le palais des rois de Perse et y fut servi suivant ce qui était réglé pour le dîner et le souper du roi. Le tout était gravé sur une colonne de cuivre, là même où se lisaient les autres lois de Cyrus. En voici le contenu :

De fine fleur de farine de froment, quatre cents artabes - l'artabe des Mèdes est le *médimne* ou boisseau attique.

De la seconde farine, après la fine fleur de farine, trois cents artabes.

Et autant de la troisième farine.

En tout, pour le souper, mille artabes de farine de froment.

De fine fleur de farine d'orge, deux cents artabes.

De la seconde farine, quatre cents artabes.

Et autant de la troisième.

En tout, mille artabes de farine d'orge.

De gruau, deux cents artabes.

De coulis de fariné, dix artabes.

Du cresson haché et criblé...

De la tisane, dix artabes.

Du sénevé, le tiers d'une artabe.

Quatre cents moutons.

Cent bœufs.

Trente chevaux.

Quatre cents oies grasses.

Trois cents tourterelles.

Six cents petits oiseaux de toutes espèces.

Cent jeunes albrans.

Trois cents agneaux.

Trente chèvres.

Du lait doux du jour, dix mâris – le mâris fait dix mesures attiques, appelées *cherès* ou gobelets.

Du petit lait adouci, dix mâris.

De l'ail, le poids d'un talent.

Des oignons âcres, le poids d'un demi talent.

De la mercuriale, une artabe.

Du suc de silphium, deux mines.

Du cumin, une artabe.

Du silphium, le poids d'un talent.

Du moût sucré de pommes adouci, le quart d'une artabe.

De la cire de cumin, le quart d'une artabe.

Du staphis, le poids de trois talents.

Des fleurs de carthame, le poids de trois mines.

Des graines de nielle, le tiers d'une artabe.

Des graines d'arum, ou pied de veau, deux capetis, ou chœnix.

Du sésame, dix artabes.

Du raisiné doux, cinq mâris.

Des raves confites et des radis accommodés au sel, cinq mâris.

Des câpres confites au sel, dont on fait des farces très goûtues, appelées abyrtiques, cinq mâris.

Du sel, dix artabes.

Du cumin d'Éthiopie, six capétis – le capétis est le *chœnix* attique.

De l'anis sec, le poids de trente mines.

Des graine d'aches, quatre capétis.

De l'huile de sésame, dix mâris.

De l'huile tirée du lait, cinq mâris.

De l'huile d'erminthe, cinq mâris.

De l'huile d'acanthé, autant.

De l'huile d'amandes douces, trois mâris.

Des amandes douces sèches, trois artabes.

Cinq cents mâris de vin.

Quand le roi se trouve en Babylone ou à Suse, la moitié du vin qui se boit est tirée du palmier, et l'autre moitié de la vigne.

Du gros bois, deux cents charretées.

Et du menu, cent.

Du miel ferme, cent masses carrées, chacune du poids de dix mines.

Quand le roi est en Médie, voici ce que l'on sert :

Trois artabes de graines de carthame.

Du safran, le poids de deux mines.

Tout cela pour le souper et le dîner.

Outre cela, on consomme de la fine fleur de farine de froment, cinq cents artabes.

De la fine fleur de farine d'orge, mille artabes.

Et autant de la seconde farine.

Et cinq cents artabes de la plus grosse farine de froment.

Cinq cents mâris de gruau.

Pour les bêtes de charge et chevaux des maîtres, vingt mille mesures d'orge.

Dix mille chariots chargés de paille et cinq mille de foin.

De l'huile de sésame, deux cents mâris.

Du vinaigre, cent mâris.

Du cresson haché menu, trente artabes.

Voilà tout ce qu'on donne aux troupes ; et c'est la dépense que fait le roi chaque jour, soit pour sa bouche, à son dîner et à son souper, soit pour ce qu'il fait distribuer aux autres.

Les Macédoniens, à la lecture de ce grand et splendide appareil de table, admiraient la félicité des rois de Perse. Mais Alexandre s'en moqua comme d'une occupation pénible et fâcheuse, et ordonna la suppression de la colonne où ces mets étaient inscrits. Il dit à ce sujet à ses amis : « Il ne convient pas que les rois apprennent à vivre ainsi dans la mollesse, à souper si délicieusement. Les plaisirs affaiblissent nécessairement le courage. D'ailleurs, vous savez par expérience que ceux qui faisaient de tels soupers, ont été facilement vaincus dans les combats. » (IV, 2, 32.)

Ne pouvant plus résister à la violence de son amour, Thrasimède prit avec lui quelques jeunes gens de son âge et épia l'occasion où la fille de Pisistrate allait faire un sacrifice en bord de mer. L'épée à la main, ils écartèrent la foule, prirent la fille, la mirent sur un vaisseau et partirent à Égine. Hippias, fils aîné de Pisistrate, donna la chasse aux écumeurs de mer. Rencontrant ce vaisseau, il jugea à l'ardeur avec laquelle il le voyait ramer que c'était un bateau pirate. Il l'aborda et le prit. Il délivra sa sœur et fit prisonniers Thrasimède et ses compagnons. Présentés devant le tyran, ils ne le supplièrent en rien. Au contraire, ils lui dirent avec hardiesse qu'il pouvait les traiter à sa guise, et qu'une fois résolu à enlever sa fille, ils avaient tous décidé de mépriser la mort. Pisistrate admira le courage intrépide de ces jeunes gens et consentit au mariage de sa fille avec Thrasimède. Il acquit par là leur estime et leur amitié. Et ils ne le regardèrent plus comme un tyran, mais comme un bon père et un bon citoyen. (V, 14, 2.)

Ne pouvant supporter la cruauté du satrape Oryandre, les Égyptiens se révoltèrent. Darius⁸⁵ traversa l'Arabie déserte et vint à Memphis. À cette époque, les Égyptiens étaient affligés de la disparition d'Apis. Darius fit une déclaration où il promettait cent talents d'or à celui qui ramènerait Apis. Séduits par sa piété, les Égyptiens renoncèrent à la révolte et se soumirent à Darius. (VII, 11, 7.)

Leçon n° 15 : Conditionner

Voyant que malgré la capture de Crésus⁸⁶, les Lydiens pensaient encore à se révolter, Cyrus partit vers Babylone. Mais il envoya en Lydie le Mède Mazare, à qui il ordonna, une fois le pays pacifié, de confisquer les armes et les chevaux des Lydiens. Il devait les forcer à se travestir en femmes et leur interdire le tir à l'arc et l'équitation, pour les inciter à travailler la tapisserie, le chant et la musique. Il est clair que son dessein en cela était d'amollir leur cœur. En effet, les Lydiens, autrefois le plus belliqueux des peuples, devinrent très mous et incapables de faire la guerre. (VII, 6, 4.)

Darius⁸⁷ et les six autres satrapes de sa ligue avaient mis à mort les Mages qui dominaient la Perse. Ils tinrent conseil pour l'élection d'un roi. Ils décidèrent qu'ils chevaucheraient hors de la cité, et que deviendrait roi celui dont le cheval hennirait le premier. Ayant eu vent des délibérations du conseil, Ébarès, palefrenier de Darius, prit le cheval de son maître avec un jour d'avance. Il le mena sur les lieux du rendez-vous, y fit trouver une jument et la fit saillir par le destrier. Ensuite, il le ramena. Le lendemain, Darius se rendit sur place monté sur ce même cheval, accompagné par les autres satrapes. Le cheval de Darius reconnut l'endroit où il avait rencontré la jument et, en plein rut, se mit à hennir le premier. Les satrapes mirent aussitôt pied à

terre, se prosternèrent devant Darius et l'établirent roi des Perses. (VII, 10, 1.)

À la mort d'Artaxerxès⁸⁸, son fils Ochos, vit à quel point il avait été craint de ses sujets. De peur d'en être méprisé, il soudoya les eunuques, les officiers caméristes et le capitaine des gardes. Avec leur complicité, il cacha dix mois durant le décès de son père. Pendant ce temps, il envoya partout des lettres cachetées du sceau de son père dans lesquelles Artaxerxès donnait l'ordre de reconnaître son fils Ochos comme roi. Une fois Ochos proclamé roi partout, alors il rendit publique la mort de son père et décréta le deuil royal selon la coutume perse. (VII, 17.)

Voulant convaincre ses Galates de faire la guerre aux Grecs, Brennus⁸⁹ organisa un grand rassemblement d'hommes et de femmes. Il y exhiba quelques captifs grecs, de petite taille, de faible complexion, la tête rasée et vêtus misérablement. À côté, il disposa les plus grands et les plus beaux des Galates, armés à la manière du pays. Alors il dit : « Voilà ce que nous sommes, et qui sont les hommes petits et faibles que nous aurons à combattre. » Les Galates conçurent du mépris pour les Grecs et se laissèrent aisément persuader de porter la guerre en Grèce. (VII, 35, 1.)

¹- Autre nom des Spartiates, citoyens de la cité-État Sparte, en Laconie, dans le Péloponnèse.

²- Législateur mythique de Sparte, vers le IXe siècle avant notre ère.

³- Stratège et homme politique athénien du IVe siècle avant J.-C.

⁴- Au VIe siècle avant J.-C., l'île de Salamine est convoitée par les Athéniens et les citoyens de Mégare, cité-État toute proche d'Athènes.

⁵- Législateur et poète athénien du VIe siècle (vers 640-vers 558 avant J.-C.).

⁶- En 371, en Béotie, les hoplites de Thèbes dirigés par Épaminondas écrasent la phalange de Sparte menée par Agésilas II (né vers 440, roi de Sparte de 400 à 360), l'un des plus grands chefs militaires de son époque, (voir aussi note 1, p. 16). Sparte perdit mille hommes, et cette défaite mit fin à l'« invincibilité » des Spartiates.

7- Lacédémonien, chargé par Sparte de mettre fin à la sédition de la cité, située aux confins de l'Étolie et de la Thessalie.

8- Général athénien qui, en 455 avant J.-C., entreprit une expédition autour du Péloponnèse contre Sparte. Voir Plutarque, *Vie de Périclès*, XVIII, 2-3 ; et Diodore de Sicile.

9- Navire de guerre à trois rangs de rameurs.

10- Vers le VII^e siècle apparaît le type d'organisation militaire qui va perdurer jusqu'à l'époque classique, au V-VI^e siècle, moment où l'armée se professionnalise et où les cités stipendient des mercenaires. La cité-État grecque mobilise ses citoyens lorsqu'il s'agit de se mettre sur le pied de guerre et nomme un magistrat qui commandera les actions, le stratège. Les fantassins, qui forment l'essentiel de l'armée (marginale des cavaliers), dits hoplites, du nom de leur bouclier rond (*hoplon*), ont la charge financière de leur équipement, qui comprend aussi des jambières, une cuirasse, un casque surmonté d'un cimier (aigrette caractéristique) et une très longue pique (la sarisse). Il arrivait que les armes réformées soient réservées au temple.

11- Stratège et commandant athénien (vers 415-353 avant notre ère) à la fin de la guerre du Péloponnèse, il eut recours à des troupes de soldats professionnels pour augmenter son armée de hoplites : les peltastes, soldats légèrement armés (petit bouclier et glaive), étaient des mercenaires.

12- Au IV^e siècle, Aristophon d'Azenia est un homme politique athénien, et Charès, un commandant athénien. Vers 354, ils forment un groupe d'opposition actif au gouvernement d'Eubulos. La bataille navale d'Embata, en 356, qui oppose Athènes à ses anciennes alliées Rhodes, Chios et Byzance, voit la défaite des Athéniens. Une flotte athénienne était dirigée par Charès, l'autre par Iphicrate.

13- Leucon I^{er}, roi du Bosphore de 387 à 348 avant J.-C., territoire alors allié d'Athènes. Leucon sera même nommé citoyen d'honneur.

14- Agésilas II (vers 440-vers 360), roi de Sparte de 400 à sa mort, il fut battu par le Thébain Épaminondas à Mantinée en 362, après que les Spartiates eurent déjà été défaits à Leuctres en 371. Agésilas avait fait appel à des troupes militaires professionnelles.

15- Les membres du directoire annuel composé de cinq magistrats gouvernant Sparte.

16- Denys l'Ancien (vers 431-367 avant J.-C.), fonctionnaire syracusain qui tira profit de la crise provoquée par la guerre contre Carthage, puissance qui occupe alors la moitié de la Sicile, pour devenir tyran de Syracuse, colonie grecque, en 405.

17- Ou « Damoclès », courtisan et orfèvre, au-dessus de la tête duquel Denys fit suspendre à un cheveu la fameuse épée.

18- Ville fondée en Macédoine par le diadoque Cassandre (voir aussi note 1, p. 36).

19- Le statut de suppliant est celui des personnes qui se placent sous la protection des dieux (notamment les populations civiles pendant les guerres).

20- Dernière grande bataille terrestre des Guerres médiques, Platées vit les Grecs, emmenés par le Lacédémonien Pausanias et l'Athénien Aristide, écraser

en 479 avant notre ère les Perses (Mèdes) conduits par le général Mardonios, qui échoua à soumettre la Grèce à Xerxès Ier (dont la flotte avait été vaincue l'année précédente à Salamine) ; Mardonios fut tué lors de la bataille. Artabaze est alors l'un des principaux généraux mèdes.

21- Prestigieux tyran athénien du VI^e siècle avant J.-C., il fit prospérer Athènes. Solon tenta en vain de dénoncer sa prise de pouvoir par laquelle Pisistrate liquida le pouvoir oligarchique.

22- En 514 avant J.-C., Aristogiton, Athénien de classe moyenne, et Harmodios, aristocrate bien né, assassinent Hipparque, le tyran de la cité. Harmodios, le plus jeune, est tué pendant l'attentat ; Aristogiton est exécuté plus tard. Hippias, frère du tyran, durcit le régime et est renversé en 510 avant J.-C. Les aristocrates ne parviennent pas à surmonter leurs dissensions pour reprendre le pouvoir confisqué par les tyrans, et la démocratie s'impose à Athènes avec les réformes constitutionnelles de Clisthène. Très vite, les deux conjurés deviennent les héros d'une légende. Bien qu'ils soient étrangers à la démocratie, on voit en eux deux héros libérateurs. Ainsi, deux statues en bronze sont réalisées par Anténor, mais pillées par les Perses en 480 avant J.-C. En 477-476 avant J.-C., un monument de bronze est réalisé par Critios et Nésiotès pour l'agora. Cette œuvre a elle aussi disparu, mais il en subsiste des représentations sur des vases, des pièces de monnaie, et surtout des copies romaines, dont la plus complète, en marbre, découverte en 1859 à la villa Adriana, est conservée au Musée national archéologique de Naples. Ce célèbre groupe porte un nom, les « Tyrannoctones ».

23- Tyran de Gela (sud de la Sicile) au Ve siècle.

24- Himilcon II, chef militaire carthaginois, succéda à Hannibal, mort de la peste. Il est remplacé par Magon le second après son suicide.

25- En grec, le mot qui exprime la nudité est souvent employé pour désigner un homme qui ne porte pas d'armes.

26- Stratège athénien, Thémistocle (vers 525-vers 460) fut l'artisan de la victoire de la Seconde Guerre médique, sur mer à Salamine. Voir Plutarque, *Vie des hommes illustres*, I-4. Les mines ici évoquées sont celles du Laurion, en Attique, exploitées à l'époque classique par Athènes qui y faisait travailler des esclaves.

27- L'un des rois de Sparte, Archidame III règne à partir de 356 avant Jésus-Christ.

28- En 404 avant notre ère, Cyrus le Jeune, fils cadet du roi perse Darius II, appuyé par des mercenaires grecs conduits par le général Cléarque, d'origine spartiate, livre bataille à son frère qui a pris le trône perse, Artaxerxès II. Il meurt à Cunaxa. Les Dix-Mille (mercenaires) se retrouvent isolés en territoire ennemi, Cléarque est capturé : Xénophon relate dans *l'Anabase* la retraite des Grecs.

29- Diadoque (c'est-à-dire chef militaire qui succède à Alexandre à la tête de ses armées après sa mort), d'origine grecque et non macédonienne, Eumène de Cadie avait été le secrétaire de Philippe II avant d'exercer cette fonction auprès d'Alexandre le Grand. À la mort de celui-ci, il reçoit la satrapie de Cappadoce ; il s'appuie sur la reine-mère Olympias et joue un rôle déterminant dans les

événements liés à la difficile succession d'Alexandre. Vaincu et trahi, il fut exécuté par Antigone le Borgne.

Peuceste avait été fait satrape de Perse par Alexandre et était apprécié des Perses.

[30](#)- Voir note 1, p. 36.

[31](#)- Asclépios, dieu de la médecine.

[32](#)- Tyran de Syracuse, particulièrement cruel, qui s'empara de la cité en 317, puis se fit roi : à l'imitation d'Alexandre, il se lança dans la conquête et mena une expédition militaire en Afrique du Nord contre Carthage.

[33](#)- Antiochos Ier Sôter, fils de Séleucos Ier, souverain de la dynastie séleucide, qui régna de 281 à 261 avant J.-C.

[34](#)- Région et ville de Macédoine.

[35](#)- Grand roi de l'Empire achéménide, Darius Ier (522-486) tenta d'envahir la Grèce ; sa défaite à Marathon en 490 mit un terme à son entreprise.

[36](#)- Satrape de Carie, en Asie mineure, à la mort de Tissapherne (voir note 2, p. 41) en 395, il participa à la révolte contre Artaxerxès II. Se proclamant indépendant, il s'installa à Halicarnasse et soutint Rhodes, Chios et Byzance contre Athènes, leur ancienne alliée, dans la guerre qui commence en 357 avant J.-C. Érigé par sa sœur et veuve Artémise II, son célèbre tombeau est l'une des Sept Merveilles du monde.

[37](#)- Homme politique athénien (vers 495-429), il reçoit la charge de stratège durant les premières années de la guerre du Péloponnèse contre Sparte : c'est lui qui utilise la Ligue de Délos, alliance puis confédération de cités grecques qui avait été formée pour résister aux Mèdes (Perses), pour faire d'Athènes la thalassocratie florissante du Ve siècle qui règne sur la mer Égée.

[38](#)- Archidamos II, roi de Sparte, qui régna de 475 à 434 avant J.-C., faisait très régulièrement des expéditions dans l'Attique qu'il ravageait.

[39](#)- Beau-fils de Ptolémée Ier Sôter (367-283 avant notre ère).

[40](#)- Stratège et homme politique athénien du IVe avant J.-C., fils du stratège Conon.

[41](#)- Mentionné par Platon (*Phèdre*, 274 d), peut-être Thoutmôsis.

[42](#)- Général mercenaire d'origine athénienne.

[43](#)- Roi thrace du IVe siècle avant J.-C., qui chercha à succéder à la tête de l'empire thrace à Cotys Ier. Il ne pactise pas avec Athènes et lutte un temps contre sa présence sur le territoire thrace.

[44](#)- Le fameux disciple de Socrate, né à Athènes vers 450 avant J.-C., mort en Phrygie en 404 avant J.-C., homme politique et général athénien. Alcibiade prit la tête de l'expédition athénienne de Sicile (415-413).

[45](#)- Cité d'Héraclée du Pont, en Bithynie, sur le Pont-Euxin. Cléarque en fut le tyran au IVe siècle avant notre ère (voir aussi note 1, p. 24).

[46](#)- Philippe II (382-336 avant notre ère), roi de Macédoine de 359 à 336, père d'Alexandre le Grand. Il vainquit les cités grecques en 338 à Chéronée.

[47](#)- Antigone le Borgne (IVe siècle avant notre ère), général macédonien qui participa à la conquête d'Alexandre, puis reçut la satrapie de Grande Phrygie. Après 312 et le partage de l'empire d'Alexandre, il livra avec son fils Démétrios,

dit le Poliorcète, une guerre sans fin contre les autres satrapes afin d'obtenir l'hégémonie sur l'Asie (guerre des Diadoques).

[48](#)- Fils d'Antigone le Borgne, né en 337, mort en 283 avant J.-C., surnommé le Poliorcète, « l'assiégeur de villes ».

[49](#)- Prestigieuse cité de l'Ionie, en Asie mineure.

[50](#)- Officier thessalien, général d'Alexandre, diadoque et roi de Thrace, à partir de 304. Après le partage de l'empire d'Alexandre, où il reçut la Thrace, il prit le parti de Cassandre pour qu'il accédât au pouvoir en Macédoine. En 315, il rejoignit la coalition de Cassandre, Séleucos et Ptolémée contre Antigone le Borgne, dont il repousse les attaques sur l'Hellespont et en Phrygie. En 302, Démétrios débarquait en Ionie, et prenait Éphèse ; mais l'année suivante, Antigone est vaincu à Ipsos.

[51](#)- Frère de Cassandre de Macédoine.

[52](#)- Cassandre de Macédoine (358-297 avant J.-C.), fils du général macédonien Antipater, diadoque, il prend part aux luttes dans la succession d'Alexandre : il est de la coalition contre Antigone le Borgne. Soutenu par Ptolémée, satrape d'Égypte, il affronte Polyperchon, général d'Alexandre, qui a succédé à Antipater en Macédoine en 319, et le chasse pour prendre le pouvoir.

[53](#)- Tyran de la colonie grecque de Syracuse qui succède à son père, Denys l'Ancien, en 367 ; son pouvoir est régenté par Dion (voir note 1, p. 49).

[54](#)- Tyran puis roi de Syracuse (IVe siècle avant notre ère).

[55](#)- Stratège corinthien qui combattit les tyrans de Sicile au IVe siècle avant notre ère.

[56](#)- Leucon Ier, roi du Bosphore (IVe siècle avant notre ère).

[57](#)- Artaxerxès III Ochos, roi de l'Empire perse (425-338 avant notre ère).

[58](#)- Artaxerxès II Mnémon, roi de Perse de 404 à 358 avant notre ère, après la mort de son père Darius II, ce qui suscita la révolte de son frère Cyrus le Jeune (voir aussi p. 24).

[59](#)- Général perse, satrape de Lydie et de Carie en 413, puis de Cappadoce en 407. Conquérant des villes grecques d'Ionie, il soutient Artaxerxès II contre son frère Cyrus le Jeune ; c'est lui qui mena la bataille qui fut fatale à Cyrus (voir aussi note 1, p. 24).

[60](#)- Commandant qui participe à l'expédition de Cyrus. Voir Xénophon, *Expédition de Cyrus et retraite des Dix-Mille*.

[61](#)- Satrape de Cappadoce sous Artaxerxès II.

[62](#)- À Sparte, au IVe siècle, dans les premières années du règne d'Agésilas II, conspiration de Cinadon.

[63](#)- L'accusation d'avoir décapité et mutilé des statues d'Hermès faite à Alcibiade intervient à la veille de l'expédition de Sicile en 415.

[64](#)- Embarcation de commerce phénicienne servant le plus souvent à transporter de lourdes charges.

[65](#)- Cité au nord d'Athènes, point stratégique durant la guerre du Péloponnèse contre Sparte.

[66](#)- Stratège syracusain, allié de Denys l'Ancien, qui fit pièce à l'expédition de Sicile et lutta contre Carthage.

[67](#)- Ou Lysandros, chef militaire spartiate, il mit fin à la guerre du Péloponnèse en 405, avant notre ère, en écrasant la flotte athénienne à Aigos Potamos. La défaite d'Athènes est confirmée en 404, après son siège, lorsque la cité-État tombe.

[68](#)- Élève et ami de Platon, Dion régente la colonie grecque de Syracuse après la mort de Denys l'Ancien en 367, auquel a succédé Denis le Jeune. Dion invite Platon à le rejoindre (voir Platon, *Lettres aux amis*) pour administrer avec lui, selon les préceptes de sa philosophie, la cité. En 366, Dion est banni par Denys.

[69](#)- L'acropole, « ville haute », est la citadelle bâtie sur une hauteur où se réfugie la population et où se dressent les temples les plus sacrés.

[70](#)- Au VIIe siècle avant J.-C., Cypsélos est le premier tyran de Corinthe, qui mit fin vers 655 à l'aristocratie. Les Bacchiades étaient une famille de la noblesse dorienne de Corinthe.

[71](#)- Territoire à l'ouest de la Béotie.

[72](#)- Général que se donna ce peuple de Sicile, il devint le premier tyran de l'île.

[73](#)- Théron devint le tyran de la ville grecque d'Agrigente en 488.

[74](#)- Roi légendaire de Phrygie.

[75](#)- Stratège et orateur athénien (402-318 avant J.-C.).

[76](#)- Tyran d'Athènes (600-527 avant J.-C.).

[77](#)- Peuple voisin des Perses (nord-ouest de l'Iran), dont la capitale était Ecbatane. C'est au VIe siècle que Cyrus le Grand défait le roi mède Astyage, conquiert la Médie et fonde l'Empire perse achéménide. Quelques années après le déclenchement de la guerre médo-perse, Crésus, roi de Lydie, décidait d'attaquer Cyrus : il a refusé de devenir son satrape. Voir Hérodote, *L'Enquête*, livre I.

[78](#)- Tyran d'Agrigente du VIe siècle avant notre ère, réputé pour sa cruauté.

[79](#)- Région d'Asie mineure proche de l'Ionie.

[80](#)- Premier roi des Mèdes, en 701, il avait unifié les tribus médiques. Son règne dura jusqu'en 665 avant notre ère.

[81](#)- La Bactriane est une région aux confins de l'Afghanistan et du Pakistan actuels ; l'Hyrcanie, province mède puis perse, est une région au sud de la mer Caspienne.

[82](#)- Les hypaspistes ou porte-bouclier constituaient l'infanterie d'élite dans l'armée macédonienne. Pour les honorer, Alexandre les dota de boucliers d'argent, et ils devinrent les argyraspides, les « boucliers d'argent ». Ce corps comprenait environ 3 000 hommes qui combattaient sans cuirasse avec une lance plus courte que la sarisse. Mobiles et puissants, ils complétaient le système de la phalange formée par les hoplites à côté de laquelle intervenait la cavalerie lourde.

[83](#)- Lors de la bataille de Gabiène en 316 avant J.-C., ce sont les argyraspides qui livrèrent le diadoque Eumène de Cardia à Antigone le Borgne. Celui-ci se méfiait d'alliés aussi versatiles. Il dispersa les argyraspides et leurs familles dans

la satrapie d'Arachosie pour les faire périr dans de vaines opérations. Antigénès et Teutamios, quant à eux, furent exécutés.

[84](#)- Peuple de redoutables cavaliers nomades qui étendit son empire dans les steppes eurasiennes, au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. Voir Hérodote, *L'Enquête*.

[85](#)- Darius Ier (vers 550-486) voit le début de son règne marqué par de nombreuses révoltes dans l'Empire achéménide : de la province perse jusqu'à l'Égypte, en passant par la Médie et l'Assyrie. Il réforma le système des satrapies mis en place par Cyrus. Dans chaque satrapie, la justice est rendue selon la tradition locale ; chaque satrapie dispose de sa propre administration, mais le pouvoir central est renforcé. C'était le génie des grands rois que de respecter les us et coutumes des peuples soumis à la Perse.

[86](#)- Dernier roi de Lydie (VIe avant J.-C.), le plus célèbre aussi (voir note 1, p. 55).

[87](#)- Darius Ier (vers 550-vers 486). Voir aussi Hérodote, *L'Enquête*.

[88](#)- Il s'agit d'Artaxerxès II Mnémon, qui mourut en 359 avant notre ère (voir note 1, p. 41). Son fils Artaxerxès III Ochos régna jusqu'en 338.

[89](#)- Ou Brennos, chef et guerrier galate (peuple celte qui vivait sur un territoire s'étendant de l'Europe centrale aux îles britanniques) du IIe siècle avant notre ère, qui mena une grande expédition en Grèce, à travers la Macédoine, la Thessalie, jusqu'à Delphes.

Ruses diplomatiques

Leçon n° 16 : Dissimuler

Afin d'être mieux accepté dans les villes durant son expédition des Indes, Bacchus¹ ne progressait pas ouvertement armé. Ses troupes étaient vêtues de robes légères et de peaux de cerf. Les javelots étaient ombragés de lierre, et l'on ne voyait pas la pointe dont les thyrses étaient garnis. Sonnettes et tambours tenaient lieu de trompettes et, domptés par le vin, les ennemis ne s'intéressaient qu'à la danse. En un mot, tous les mystères auxquels on a donné le nom d'orgies ne sont qu'une représentation des ruses dont Bacchus s'était servi pour assujettir les Indiens et les autres peuples de l'Asie. (I, 1, 1.)

Leçon n° 17 : Tricher

Cresphonte, Témène et les fils d'Aristodémos² se partagèrent le Péloponnèse. On fit trois parts, Sparte, Argos et Messène. Pour s'approprier Messène, qui était le meilleur lot, Cresphonte proposa un tirage au sort. Le premier et le second qu'on tirerait gagneraient Sparte puis Argos, et Messène reviendrait au dernier. On suivit son idée, et l'on mit les jetons dans une urne pleine d'eau. Il y en avait deux en pierre blanche, et le troisième, préparé par Cresphonte, était en terre, de la même couleur et de la même forme. Elle fut dissoute en peu de temps. Ne restaient que les deux pierres, dont la première, tirée par Témène, lui donna Argos et la seconde, par les fils d'Aristodémos, les rendit maîtres de Sparte. Cresphonte n'eut pas besoin de tirer, il emporta Messène par la ruse, alors que chacun croyait que c'était uniquement un don de la fortune. (I, 6.)

À l'époque où Cypsèle était maître de l'Arcadie, les Héraclides faisaient la guerre aux Arcadiens. Un oracle donné aux Héraclides précisait : « Ne recevez aucun présent des Arcadiens, ou si vous en recevez, faites alliance avec eux. » Apprenant cet oracle, Cypsèle ordonna aux laboureurs, au moment de la récolte, de garnir les chemins de toutes sortes de fruits et de se retirer. Les troupes des Héraclides trouvant ces fruits abandonnés, les ramassèrent avec joie. Ensuite Cypsèle se présenta devant les Héraclides et leur offrit l'hospitalité. Par déférence pour l'oracle, ils refusèrent les offres de Cypsèle. « Vous avez tort, leur dit-il, car vos troupes ont déjà reçu nos présents. » Ainsi, par la ruse de Cypsèle, les Arcadiens s'allièrent aux Héraclides. (I, 7.)

Leçon n° 18 : Choisir ses ennemis

Voici un des préceptes de Lycurgue : « Lacédémoniens, ne faites pas souvent la guerre aux mêmes ennemis, de peur de les rendre trop habiles à vos dépens. » (I, 16, 2.)

Animés d'une haine extrême, Aristide et Thémistocle³ entretenaient une division qui paraissait sans remède. Mais quand le roi des Perses pénétra en Grèce, ils sortirent tous deux de la cité et, se donnant la main droite, les doigts entrelacés, ils s'écrièrent : « Jetons ici notre haine réciproque jusqu'à ce que nous ayons vaincu les Perses. » Ensuite, écartant les mains, ils les levèrent comme pour précipiter un objet dans une fosse, qu'ils rebouchèrent ensuite. Puis ils reprirent le chemin de la cité et combattirent côte à côte. Cette concorde des chefs fut la principale raison de la victoire que la Grèce remporta contre les Barbares. (I, 31.)

Comme Philippe⁴ voulait se rendre maître de la Thessalie, il ne fit pas ouvertement la guerre aux Thessaliens. Il profita plutôt des divisions entre Péline et Pharsale, et aussi entre Phérès et Larisae, qui se faisaient la guerre, car tout le pays, partagé en factions, prenait parti pour les uns ou pour les autres. Philippe portait secours à ceux qui lui en demandaient. Et quand il avait vaincu, il n'exterminait pas ceux qui avaient perdu. Il ne les désarmait pas, pas plus qu'il ne rasait leurs murailles. En un mot, il nourrissait plutôt les divisions qu'il ne les apaisait. Il protégeait les plus faibles, et réduisait les plus puissants. Il était aimé des peuples et en favorisait les orateurs. Ce sont ses ruses, et non ses armes, qui firent de Philippe le maître de la Thessalie. (IV, 2, 19.)

Pour prendre la cité d'Himère, Denys [l'Ancien] se lia avec les habitants, et s'engagea contre les petites cités voisines. Mais au lieu de les attaquer vivement, il passait son temps en pourparlers. Longtemps les citoyens d'Himère fournirent des vivres à son armée, mais voyant qu'il n'avancait pas, ils comprirent qu'en réalité c'était contre eux-mêmes qu'il avait rassemblé tant de troupes, et cessèrent de l'approvisionner. Denys prétexta ce refus pour se déclarer offensé : il retourna ses armes contre Himère, en fit le siège et la prit de force. (V, 2, 10.)

Leçon n° 19 : Discréditer

Dans la guerre que Hiéron⁵ menait en Italie, il capturait parfois des prisonniers importants par leurs alliances et leurs richesses. Il ne les rendait pas dès qu'on venait lui en offrir une rançon. Au contraire il les retenait longtemps, les traitait avec honneur, les régalaient, et vivait avec eux en toute familiarité. Après cela il acceptait leur rançon et les libérait. Mais le plus souvent, ces prisonniers délivrés

devenaient suspects à leur patrie, à cause des bons traitements reçus par Hiéron, avec qui on soupçonnait qu'ils avaient des engagements secrets. (I, 29, 2.)

Quand Agésilas avait des prisonniers distingués par leur rang et leur nombreux amis, il les renvoyait sans rançon, afin de leur ôter la confiance de leurs propres concitoyens. (II, 1, 32.)

À l'occasion des traités, Agésilas exigeait comme négociateurs et ambassadeurs les plus importants des ennemis, sous prétexte de discuter avec eux de l'intérêt public. Une fois avec eux, il portait la plus grande attention à ne pas les quitter, à les admettre dans sa maison et à les inviter à ses sacrifices. Par ce moyen il les rendait suspects dans leur pays et préparait ainsi les conditions des révolutions qu'il projetait. (II, 1, 33.)

Les Ioniens avaient pris le parti des Perses et servaient leur roi. Thémistocle ordonna aux Grecs d'écrire sur les murs : « Hommes d'Ionie, vous vous faites du mal en combattant vos frères. » Lisant cela, le roi des Perses se méfia des Ioniens et les considéra comme suspects. (I, 30, 6.)

Pendant le siège de Corinthe par Archidame⁶, la cité était partagée en deux factions : les riches et les pauvres. Ces derniers accusaient les riches de vouloir prendre le contrôle du gouvernement. Et eux-mêmes prétendaient que les pauvres avaient envie de livrer la cité aux Lacédémoniens. Informé de cette division, Archidame modéra ses efforts contre Corinthe. Il ne faisait plus approcher de machines. On ne creusait plus de tranchées et le pays n'était plus pillé. Les riches virent dans ces ménagements d'Archidame la récompense de la trahison des pauvres, lesquels avaient

sans doute décidé de lui livrer la cité. Ils crurent dans leur intérêt de prendre les devants : ils traitèrent avec lui et livrèrent Corinthe. (I, 41, 2.)

Les dirigeants de Tégée étaient soupçonnés de favoriser les Lacédémoniens. Pour les rendre encore plus suspects, Cléandridas [7](#) pillait le pays, mais en épargnant leurs terres seules, pendant qu'il pillait celles de tous les autres. Pris de colère, les habitants de Tégée poursuivirent pour trahison ces concitoyens épargnés. Craignant l'issue du procès, ceux-ci prirent les devants et livrèrent la ville à Cléandridas. Ainsi la crainte les poussa-t-elle à rendre véritable une accusation qui n'avait pour fondement qu'un faux prétexte. (II, 10, 3.)

Voyant que la guerre contre les Arcadiens traînait en longueur, Eurytion, roi de Lacédémone, essaya de susciter une sédition parmi eux. Il envoya donc un héraut leur dire : « Les Lacédémoniens renonceront à la guerre, pourvu que vous chassiez les coupables, à savoir ceux qui ont pris Égine. » De peur que le peuple, par amour de la paix, ne décidât de les chasser, les complices du meurtre sortirent avec des épées et tuèrent le plus de monde possible. Ils grossirent même leur troupe de beaucoup de gens à qui ils promirent la liberté. De leur côté, les partisans de la paix se rassemblèrent en armes, et la ville se trouva partagée en deux armées. Les plus soucieux de l'intérêt du peuple eurent le dessous. Ils s'enfuirent vers une face des murailles, ouvrirent les portes et reçurent dans la cité les Lacédémoniens qui prirent ainsi Mantinée par une sédition, après l'avoir attaquée en vain par les ruses ordinaires de la guerre. (II, 13.)

Cléonyme, roi de Lacédémone, assiégeait Trézène. Il plaça des tireurs en plusieurs points autour de la cité, à qui il

ordonna de lancer dans la ville des javelots sur lesquels était écrit : « Je viens libérer la cité. » Il avait des prisonniers trézéniens et les relâcha sans rançon. Ces captifs délivrés parlaient en bien de Cléonyme. Cratère était absent et Eudamidas, son général chargé de garder la ville, s'opposait à tous les novateurs. Les deux partis en vinrent aux mains. Cléonyme, profitant de ce désordre, lança l'assaut, prit la cité, la pilla et y laissa un commandant spartiate avec une garnison. (II, 29, 1.)

Alexandre était passé en Asie. Lors du pillage, il ordonna à ses troupes d'épargner les terres de Memnon, général des Perses. Par ce moyen, il parvint à le rendre suspect. (IV, 3, 15.)

Séleucos⁸ attaquait la citadelle de Sardes, laquelle recelait les trésors dont Lysimachos avait confié la garde à Théodote. Séleucos ne parvenait pas à prendre cette place forte trop bien équipée. Il décréta qu'il donnerait cent talents à qui pourrait tuer Théodote. Cette grande récompense tentait un grand nombre de soldats et Théodote, vivant dans la peur et la méfiance, n'osait se montrer dehors. Ses soupçons lui attirèrent l'indignation de la plupart des citoyens. Pour conjurer ses peurs, Théodote devança ses détracteurs, et ouvrant de nuit une porte dérobée, il introduisit Séleucos dans la citadelle et lui livra les trésors de Lysimachos. (IV, 9, 4.)

Denys [l'Ancien] tirait de grandes rançons des prisonniers carthaginois. Mais il renvoyait sans rançon les prisonniers grecs. Venant du tyran, cette humanité parut suspecte aux Carthaginois. Ils congédièrent donc tous leurs mercenaires grecs. Denys y gagna de ne plus avoir d'ennemis grecs. (V, 2, 17.)

Denys faisait la guerre aux Messinois, et certains citoyens étaient soupçonnés de vouloir lui livrer la cité. Pour augmenter le trouble et les soupçons, Denys épargnait leurs terres et faisait ravager celles des autres. Je sais que d'autres généraux ont eu recours à la même ruse ; mais voici ce que Denys fit de plus. Il envoya un soldat porteur d'un talent d'or, comme pour le distribuer aux présumés traîtres. Il fut pris par les Messinois avec son or. On l'interrogea et il indiqua à qui il portait cet or. Sur le champ on voulut punir ceux qu'il avait nommés pour trahison. Mais ces hommes étaient puissants et résistèrent vigoureusement. Cela provoqua une sédition qui rendit Denys maître de Messine. (V, 2, 18.)

Leçon n° 20 : Tromper

Pisistrate sortit de l'Eubée⁹ et s'avança en armes dans l'Attique, du côté de Pallène. Au début il tua tous ceux qui se présentaient. Mais ils furent suivis par une multitude. En les voyant, Pisistrate ordonna de porter des couronnes et interdit le carnage. Il laissa entendre aux seconds qu'il avait traité avec les premiers ; ceux-ci, persuadés que c'était vrai, traitèrent avec Pisistrate et lui confièrent la cité. Il monta sur un char, accompagné par une femme fort belle et d'une taille avantageuse, nommée Phyé, qu'il habilla comme on représente Pallas, voulant insinuer que c'était la déesse même qui le ramenait dans Athènes. C'est ainsi qu'il bluffa et devint le maître absolu de la cité. (I, 21, 1.)

Ayant conquis Paretone, Magas soudoya les sentinelles chargées de faire les signaux, et elles furent d'accord pour brandir un flambeau en signe de paix et d'amitié, le soir comme au point du jour. Ces signaux n'étaient que tromperie dans cette rencontre ; mais cela servit à Magas

pour progresser dans le pays jusqu'au lieu nommé Chio, ou Chimo. (II, 28, 2.)

En Illyrie, Philippe demanda aux citoyens de Sarnous la permission de leur parler en assemblée publique. Ils lui accordèrent l'entrevue et se rassemblèrent pour l'écouter. Philippe ordonna à chaque soldat de garder un lien sous l'aisselle. Il étendit la main comme pour prononcer une harangue. C'était le signal qu'il avait donné à ses soldats. Soudain ils ligotèrent tous les habitants de Sarnous présents à l'assemblée. Il y en avait plus de dix mille, et ils les déportèrent en Macédoine. (IV, 2, 12.)

Les Agrigentins faisaient la guerre aux Siciliens. Phalaris¹⁰ n'en venait pas à bout, car ils avaient des vivres en abondance. Il fit retirer son armée, laissant même leurs céréales aux Siciliens, à condition qu'il puisse emporter ce qu'ils avaient semé, quand le temps de la moisson serait venu. Les Siciliens acceptèrent la condition avec joie. Mais Phalaris acheta ceux qui avaient la garde du blé des Siciliens : ils découvrirent les toits des greniers, et les blés pourrirent. Phalaris avait pris toute la récolte. Privés de blé, les Siciliens furent contraints par la famine à se soumettre à Phalaris. (V, 1, 3.)

Néarque le Crétois voulait prendre Thelmisse à Antipatride¹¹. Il aborda au port et demanda à parler à Antipatride, qui était son ami de longue date. Celui-ci descendit de la citadelle pour discuter avec Néarque, qui voulait lui offrir des filles de joie et des jeunes gens qu'il avait capturés. Antipatride les accepta sans difficulté. Attachés, les jeunes gens portaient les instruments de musique des courtisanes. Mais il y avait des dagues sans fourreau dans les étuis des flûtes et des targes¹² dans les sacs. Une fois arrivés dans le fort, les gardiens des

courtisanes et des jeunes gens empoignèrent les dagues, et de cette manière Néarque se rendit maître de Thelmisse. (V, 35.)

Leçon n° 21 : Équilibrer

Les Lacédémoniens et leurs alliés voulaient raser Athènes. Lysandre¹³ s'y opposait car, d'après lui, c'était inapproprié. Il expliqua qu'après cela, la voisine Thèbes en sortirait plus forte et plus résistante. Au contraire, s'ils plaçaient Athènes sous la tutelle de quelques tyrans, ils se la garderaient et l'utiliseraient pour tenir les Thébains en respect, lesquels s'affaibliraient ainsi jour après jour. L'opinion de Lysandre emporta l'adhésion et c'est ainsi qu'il empêcha la destruction d'Athènes. (I, 45, 5.)

Pénétrant en Laconie, Épaminondas¹⁴ remporta tant de victoires qu'il ne tint qu'à lui de prendre Sparte. Mais changeant de sentiment, il se retira, laissant la cité indemne. Ses compagnons menaçaient de le faire condamner. Mais il leur montra les alliés : Arcadiens, Messéniens, Argiens, et tous les autres du Péloponnèse : « Voyez ces hommes, leur dit-il, c'est eux qu'il nous faudrait combattre si nous détruisions entièrement Sparte ; car s'ils sont unis à nous pour la réduire, ils seraient fort contrariés que cette union serve l'expansion de Thèbes. » (II, 3, 5.)

Philippe obtenait plus par la négociation et les discours que par la force des armes. Il s'en félicitait, et à juste titre. En effet, le bénéfice des batailles, il le devait en partie à ses troupes, alors qu'il ne partageait avec personne la gloire de l'éloquence. (IV, 2, 9.)

Avant d'en venir à la guerre avec ses ennemis, Pyrrhus¹⁵ estimait qu'il fallait tout mettre en œuvre pour se les concilier : crainte, présents, plaisirs, compassion, justice, lois, tout ce qui était pragmatique et possible. (VI, 6, 3.)

Artaxerxès [II] s'appliquait à fomenter la guerre parmi les Grecs. Mais il affectait toujours d'embrasser la cause du plus faible. Il faisait mine de mettre à niveau le vaincu et le vainqueur. Mais son véritable but était de miner peu à peu les forces de ceux qui avaient l'avantage. (VII, 16, 2.)

Leçon n° 22 : Dissuader

Le Lydien Crésus avait planifié l'attaque des îles avec une flotte : mais Bias de Priène parvint à l'en détourner. Il lui dit un jour : « Les insulaires lèvent contre toi de nombreuses troupes de cavalerie. – Oh ! plutôt à Jupiter, répondit Crésus en riant, que je puisse affronter les insulaires sur la terre ferme. – Eh ! crois-tu, dit Bias, que les insulaires ne fassent pas le même rêve, de tomber sur Crésus en pleine mer ? » Ce discours de Bias brisa les plans du Lydien, qui laissa les insulaires tranquilles. (I, 26.)

Cléarque¹⁶ pillait la Thrace et y massacrait de nombreux habitants. On lui envoya des ambassadeurs pour le prier de mettre fin à la guerre. Mais comme il estimait n'avoir rien à gagner à la paix, il ordonna aux cuisiniers de prendre deux ou trois cadavres thraces, de les couper en morceaux et de pendre le tout à des crochets. Les ambassadeurs thraces, voyant ces tristes dépouilles, en demandèrent la raison. Cléarque leur fit répondre que c'était un régal qu'on préparait pour son souper. Les ambassadeurs, pétrifiés d'horreur, se retirèrent, sans avoir osé ouvrir la bouche à propos de leur légation. (II, 2, 8.)

À Mytilène, Iphicrate¹⁷ fit courir le bruit qu'on apprêtait des boucliers pour vite les envoyer aux esclaves de Chios. Informés de cette rumeur, et craignant le soulèvement de leurs esclaves, les citoyens de Chio envoyèrent aussitôt des présents à Iphicrate et firent alliance avec lui. (III, 9, 23.)

À Lacédémone, Chilius l'Arcanien apprit que les Spartiates délibéraient pour murer l'isthme [de Corinthe] et abandonner les Athéniens et tous les autres Grecs vivant hors du Péloponnèse. Il dit alors : « Quand les Athéniens et les autres Grecs, abandonnés de vous, auront traité de leurs intérêts avec les Perses, les Barbares trouveront aisément plusieurs lieux propres à faire incursion dans le Péloponnèse. » Convaincus par ce discours, les Lacédémoniens abandonnèrent leur projet sur l'isthme et admirèrent tous les Grecs dans la guerre contre les Barbares. (V, 30.)

Les Platéens avaient fait des prisonniers thébains. Les Thébains firent ensuite une incursion dans le pays de Platées. Les Platéens leur envoyèrent dire qu'ils tueraient leurs prisonniers, s'ils ne quittaient pas le pays au plus tôt. Comme les Thébains ne se retiraient pas, les Platéens mirent leur menace à exécution. (VI, 19, 1.)

Quand Cyrus prit Sardes, Crésus resta dans la forteresse, où il attendait le secours des Grecs. Cyrus prit les parents et les amis des défenseurs de la forteresse. Il les exhiba, ligotés, et ordonna au héraut de dire aux assiégés qu'il les libèrerait s'ils lui rendaient la citadelle. S'ils ne la livraient pas, il ferait pendre tous ces prisonniers. Ceux de la forteresse ne perdirent pas de temps avec les vaines espérances qu'avait Crésus d'être secouru par les Grecs. Ils

livrèrent la forteresse à Cyrus pour rendre la liberté à leurs parents et à leurs amis. (VII, 6, 3.)

Leçon n° 23 : Noyauter

Pour ruiner l'empire des Mégariens¹⁸, Gélon¹⁹ y établit une colonie de Doriens. Ensuite il imposa des sommes excessives à Diognet qui commandait à Mégare. Ne pouvant payer, celui-ci les exigea des habitants. Et pour se dispenser de les payer, ceux-ci se retirèrent dans la colonie des Doriens et se soumirent volontairement à l'autorité de Gélon. (I, 27, 3.)

Sthénippe [Lacédémonien] avait feint de vouloir s'enfuir chez ceux de Tégée. En apparence, il fut puni comme déserteur et condamné à l'amende par les éphores. Il se retira ensuite à Tégée. Comme son ressentiment paraissait bien fondé, ceux de Tégée ne firent aucune difficulté à le recevoir. Durant son séjour, il réussit à corrompre les citoyens opposés à Aristocle, l'archonte de la cité. Il se mêla à eux pour profiter de l'occasion d'une cérémonie religieuse. Il surprit alors Aristocle en plein sacrifice et il le tua. (II, 26.)

Antigone [le Borgne] assiégeait Cassandrie pour en finir avec la domination d'Apollodore, tyran des Cassandriens. Après dix mois de siège, Antigone se retira. Mais il se servit d'Aminias, chef des pirates, et le persuada de feindre de sympathiser avec Apollodore. Aminias envoya donc un héraut au tyran pour l'assurer qu'il parviendrait à amadouer Antigone. Le héraut avait aussi ordre de préciser qu'il fournirait à la ville des vivres en abondance et du vin. Les Cassandriens jugèrent Aminias homme de bonne foi, et Apollodore se reposant sur son amitié et sur l'absence d'Antigone qu'il commençait à mépriser, ne veilla pas assez à la garde de la place. Pendant ce temps Aminias fit

fabriquer des échelles de la hauteur des murs. Non loin, en un lieu appelé Bolus, il cacha aussi deux mille soldats, auxquels se joignirent dix pirates étoliens commandés par Mélotas. Voyant qu'au point du jour il y avait peu de gardes sur les murailles, les guerriers d'Aminias se coulèrent au pied de la courtine qui joignait les tours, et posant les échelles, ils firent le signal. S'approchant alors avec ses deux mille soldats, Aminias escalada les murs et sauta dans la cité. Antigone survint aussitôt, se rendit maître de Cassandrie et mit fin à l'usurpation d'Apollodore. (IV, 6, 18.)

Teute dirigeait Vessa, ville des Siciliens réputée pour sa grandeur et son opulence. Phalaris envoya des gens demander à Teute la main de sa fille et il accepta. Phalaris prit alors des jeunes soldats imberbes et les fit travestir en filles, puis il les envoya sur des chariots avec des présents, comme des suivantes destinées à servir la nouvelle mariée. Une fois qu'il se furent emparés de la maison, ils tirèrent leurs épées et Phalaris s'étant montré devint le maître de Vessa. (V, 1, 4.)

Denys [l'Ancien] avait conquis une cité dont la plupart des habitants étaient morts ou s'étaient enfuis. Il comprit qu'elle était bien trop grande pour pouvoir être gardée par peu d'hommes. Il y laissa donc quelques troupes en garnison et, pour suppléer au reste, il fit épouser aux esclaves restant les filles de leurs maîtres, afin que, devenus ainsi irréconciliables avec eux, ils lui gardent plus fidèlement la cité. (V, 2, 20.)

Ophélas le Cyrénien faisait la guerre avec des troupes nombreuses. Apprenant qu'il aimait les garçons, Agathocle²⁰ lui confia en otage son propre fils Héraclide, lequel était d'une grande beauté. Il avertit seulement son fils de résister pendant quelques jours et de ne pas céder

aux avances d'Ophélas. L'enfant vint, et le Cyrénien, charmé par sa beauté, ne s'occupait que de lui et lui consacrait tous ses soins. Amenant les Syracusains, Agathocle tua Ophélas, s'empara de tout ce qui relevait de son pouvoir et retrouva son fils avant qu'il ne perdît son honneur. (V, 3, 4.)

Leçon n° 24 : Gagner du temps

Les Athéniens élevaient des murs autour de leur cité et les Lacédémoniens, jaloux, s'opposaient à ce projet²¹. Thémistocle trouva comment faire diversion et les tromper. Il se rendit à Sparte en tant qu'ambassadeur et nia catégoriquement la fortification de la cité par les Athéniens. « Et si vous ne me croyez pas, ajouta-t-il, envoyez les plus nobles d'entre vous pour témoigner de ce qui s'y passe, et gardez-moi jusqu'à leur retour. » On le crut et on envoya des inspecteurs. Thémistocle écrivit secrètement aux Athéniens de retenir les inspecteurs jusqu'à l'achèvement de l'édification des murs. Et quand les Lacédémoniens l'auraient libéré les premiers, alors seulement on pourrait délivrer les inspecteurs. Ainsi, une fois l'enceinte achevée, Thémistocle fut renvoyé, les inspecteurs furent rendus, et la cité se retrouva fortifiée, malgré les Lacédémoniens. (I, 30, 4.)

Poursuivi par Gylippe, et sur le point de tomber entre ses mains, Nicias²² lui envoya un messenger pour proposer de se soumettre à toutes ses conditions. En même temps il lui demandait de mandater quelqu'un pour les serments. Gylippe crut les paroles du héraut, installa son campement et cessa de poursuivre Nicias. Il fit raccompagner le héraut par un homme à qui il donna le pouvoir de traiter. De son côté, Nicias avait investi des points stratégiques et il reprit

les hostilités après avoir baladé Gylippe avec des propositions trompeuses. (I, 39, 4.)

Vaincu par les Arcadiens et cruellement blessé, Archidame envoya des ambassadeurs solliciter la permission d'enlever les morts. Mais son véritable but était d'empêcher par une trêve l'anéantissement du reste de ses troupes. (I, 41, 4.)

Tombant sur les Byzantins près de Naxe, Thrasyllé²³ et les autres généraux se présentèrent en ligne de bataille. De peur que Byzance ne soit prise d'assaut, les Byzantins s'engagèrent à rendre Naxe et donnèrent des otages pour garantir leur promesse. Thrasyllé et les autres généraux firent semblant de faire route vers l'Ionie, mais faisant demi-tour de nuit, ils prirent Byzance dont les habitants n'étaient plus vigilants. (I, 47, 2.)

Après la mort de Cyrus, Cléarque se retira avec les Grecs et campa dans une bourgade où il y avait des vivres en abondance. Tissapherne lui envoya des ambassadeurs pour lui proposer de rester là, à condition que les Grecs livrassent leurs armes. Cléarque fit mine d'accepter cette proposition, pensant que Tissapherne, sur la foi du traité, séparerait ses troupes et leur donnerait leurs quartiers dans le voisinage. C'est bien ce qui se produisit et Tissapherne disposa ses troupes, confiant dans le traité. Profitant de cette faute, Cléarque leva le camp en pleine nuit, et gagna un jour et une nuit de marche, avant que Tissapherne ne pût, très lentement, rassembler ses troupes. (II, 2, 2.)

Antigone et Eumène se livraient bataille, mais la victoire ne se déclarait pas. Eumène envoya un messenger demander la permission d'enlever ses morts. Antigone voulait lui cacher le nombre de ses propres pertes, de loin supérieur à celui des soldats d'Eumène. Il occupa donc le messenger

jusqu'à ce que ses morts soient tous brûlés. Aussitôt après, il renvoya le héraut avec la permission qu'Eumène avait fait demander. (IV, 6, 10.)

Antigone assiégeant Rhodes²⁴, donna la conduite du siège à son fils Démétrios. Il fit publier qu'il donnait sûreté à tous les Rhodiens qui étaient dans la ville. Il la promit de même par mer à tous les marchands et mariniers rhodiens qui étaient répandus dans la Syrie, la Phénicie, la Cilicie et la Pamphylie. Son but était de les empêcher de venir au secours de la ville, parce que dénuée de ces forces, elle ne pourrait résister, avec les seules troupes auxiliaires de Ptolémée, aux attaques de Démétrios. (IV, 6, 16.)

Désireux de conquérir Athènes, Antigone fit la paix à la fin de l'automne. Les Athéniensensemencèrent leurs terres et ne gardèrent que le blé nécessaire en attendant la récolte. Mais une fois venu le temps des moissons, Antigone conduisit à nouveau son armée dans l'Attique. Les Athéniens, ayant consommé tous leurs vivres et ne pouvant faire la récolte, livrèrent leur cité à Antigone et promirent de lui obéir en tout. (IV, 6, 20.)

Démétrios envoya un héraut aux Béotiens pour leur déclarer la guerre. Celui-ci se rendit à Orchomène et présenta aux commandants de Béotie la déclaration par écrit. Dès le lendemain, Démétrios assiégea Chéronée, et les Béotiens furent bien surpris de voir la guerre commencée en même temps que déclarée. (IV, 7, 11.)

Encerclés par Denys [l'Ancien] dans un lieu qui manquait d'eau, les Carthaginois envoyèrent des ambassadeurs pour un traité de paix avec lui. Denys voulait qu'ils quittassent la Sicile et qu'ils prissent tous les frais de guerre à leur charge. Ils firent mine d'accepter, mais prétendirent ne pouvoir

donner une réponse positive sans le général de la flotte. Ils demandèrent donc la permission de rejoindre son camp. Denys la leur accorda, malgré les protestations de Leptive. Les Carthaginois levèrent le camp, puis renvoyèrent les messagers de Denys sans rien conclure. (VI, 16, 1.)

En guerre contre Byzance, les Chalcédoniens obtinrent une trêve de cinq jours. Dans chaque camp, on nomma dix hommes pour traiter ensemble de la paix. Ils travaillèrent pendant trois jours ; le quatrième jour, les Chalcédoniens s'absentèrent, prétextant d'autres obligations, et les Byzantins acceptèrent. Mais durant la nuit, les Chalcédoniens armèrent leurs vaisseaux, tombèrent sur les Byzantins, qui ne s'attendaient pas à cette surprise, d'autant plus qu'il restait encore deux jours de trêve. (VI, 25.)

Leçon n° 25 : Surpasser ses alliés

À la demande des alliés, Cimon²⁵ partagea son gros butin et les nombreux prisonniers de Seste et de Byzance. D'un côté, il aligna les prisonniers tout nus, et de l'autre, leurs vêtements, cuirasses, parures et bijoux. Les alliés choisirent les habits et les Athéniens n'eurent que les hommes. On raillait Cimon d'avoir laissé les alliés prendre la plus riche part. Mais bientôt les proches des prisonniers vinrent de Lydie et de Phrygie. Ils offrirent de grosses rançons pour obtenir leur liberté, et alors les Athéniens, grâce à la sage conduite de leur chef, purent à leur tour se moquer des alliés. (I, 34, 2.)

Comme les alliés allaient l'abandonner, Conon²⁶ envoya un transfuge dire aux ennemis que ces hommes s'apprêtaient à partir. Il leur indiqua aussi l'heure et les modalités de leur retraite. Forts de cette information, les

ennemis tendirent des embuscades pour les surprendre. Mis au courant, Conon assura les alliés d'une retraite sûre. Ils le crurent et partirent, mais découvrant les ennemis qui les attendaient, ils revinrent sur leurs pas, et se joignirent à Conon, qu'ils aidèrent jusqu'à la victoire. (I, 48, 1.)

Un jour, les alliés²⁷ lancèrent : « Parmi les guerriers, nous sommes beaucoup plus nombreux que les Spartiates. » Agésilas donna donc l'ordre aux troupes de camper dans une plaine, les alliés séparément des Spartiates. Ensuite, il fit crier par un héraut : « Que les potiers se lèvent ! » Un grand nombre se leva parmi les alliés. On commanda la même chose aux artisans ferronniers, puis aux charpentiers, ainsi qu'à tous les autres corps de métier. Et c'est pratiquement tout le bataillon des alliés qui était ainsi composé. Par contre, on n'en trouva aucun parmi les Spartiates, car ils avaient interdiction d'exercer d'aussi viles occupations. Les alliés comprirent alors que les Lacédémoniens avaient beaucoup plus de guerriers qu'eux. (II, 1, 7.)

Comme Agésilas campait en Béotie, les alliés, saisis de crainte, voulurent s'esquiver pour éviter la bataille et prirent secrètement la route d'Orchomène, cité amie. Agésilas envoya clamer aux habitants qu'il leur interdisait de recevoir aucun allié sans lui. Privés de retraite, les alliés oublièrent la fuite et ne songèrent plus qu'à la victoire. (II, 1, 18.)

Sur le point de livrer bataille à Leuctres, Épaminondas conduisait déjà sa phalange, suivie de celle de Thespie. Il savait que celle-ci ne progressait qu'à regret, et pour éviter d'être gêné au cœur de l'action, il fit crier : « Que les Béotiens qui veulent se retirer le fassent ! » Aussitôt les Thespiens partirent avec leurs armes. Ainsi, Épaminondas

ne garda que des troupes sûres et bien disciplinées, dont la valeur lui fit remporter une glorieuse victoire. (II, 3, 2.)

Agésipolis assiégeait Mantinée²⁸. Au sein de son armée, les alliés étaient plutôt partisans de Mantinée. Mais comme les Lacédémoniens contrôlaient la Grèce, ils les suivaient à la guerre. Mais la nuit ils fournissaient aux assiégés tout le nécessaire. Informé de cela, Agésipolis fit lâcher autour du camp des meutes de chiens. Et il en posta le plus grand nombre face à la cité, pour que personne ne passât à l'ennemi, de peur d'être repéré par les chiens, (II, 25.)

Même en plein pays ami, Iphicrate [l'Athénien] munissait toujours son camp de palissades et il expliquait : « Il ne convient pas à un capitaine d'en être réduit à dire "Je n'y avais pas pensé" ». (III, 9, 17.)

Iphicrate essayait de réconcilier les Lacédémoniens et les Thébains qui se faisaient la guerre. Il découvrit de la tension entre Argiens et Arcadiens, tous alliés des Thébains. Il ordonna à quelques troupes de piller le pays d'Argos. Sur les plaintes des Argiens, il dit que les coupables n'étaient autres que leurs propres déserteurs, et les ayant soit-disant poursuivis, il rendit tout le butin aux Argiens. Ce bienfait imaginaire gagna à Iphicrate la reconnaissance des Argiens qui le considérèrent désormais comme un ami, et ils persuadèrent les Thébains d'accepter la paix. (III, 9, 37.)

Philippe était alors en guerre contre les Illyriens et les Athéniens lui réclamaient Amphipolis. Il ne leur rétrocéda pas cette cité, mais en revanche lui laissa sa liberté. Les Athéniens s'en satisfirent. Mais une fois les Illyriens domptés, Philippe eut alors plus de forces disponibles, reprit Amphipolis et ne s'embarassa pas de donner cette marque de mépris aux Athéniens²⁹. (IV, 2, 17.)

Comme les argyraspides lui avaient livré Eumène enchaîné, Antigone les couvrit de cadeaux. Mais il ne se fiait pas trop à des gens dont la fidélité donnait naturellement matière à suspicion. Il en détacha donc mille pour renforcer les troupes de Siburte, le satrape d'Aracosie, et il cantonna le reste en garnison dans plusieurs zones différentes et difficiles d'accès, sous prétexte de leur confier la garde du pays. C'est ainsi qu'il les fit tous disparaître en peu de temps. (IV, 6, 15.)

Antigone recruta des troupes de Celtes commandés par Bidore³⁰, et promit à chaque soldat une certaine somme d'or macédonien. Pour garantir sa parole, il leur laissa comme otages des hommes et des enfants des meilleures maisons. Ensuite on livra bataille aux côtés d'Antipater³¹. Après l'affrontement, les Galates réclamèrent leur récompense, et Antigone offrit de payer tous ceux qui portaient un bouclier. Les Celtes voulaient que les gens sans armes, même les femmes et les enfants, reçoivent eux aussi la même solde, vu que le contrat stipulait : « Tant par tête à chaque Galate. » Si on ne payait que les gens armés, cela faisait trente talents au lieu de cent en payant tout le reste. L'armée celte se retira et menaça d'exécuter les otages. Craignant pour eux, Antigone envoya un ambassadeur dire qu'il donnerait tout ce qu'il avait promis et qu'il suffisait de lui envoyer des gens pour recevoir l'or. Leurrés par cette promesse qui les comblait de joie, les Galates dépêchèrent leurs chefs pour recevoir cet or. Antigone les arrêta tous, et avertit les autres qu'il ne les rendrait pas s'ils ne lui renvoyaient pas les otages. Pour sauver leurs hommes, les Galates renvoyèrent les otages, et Antigone leur rendit leurs émissaires avec les trente talents. (IV, 6, 17.)

Agathocle demanda aux Syracusains deux mille guerriers tout équipés, sous prétexte de les conduire en Phénicie. Là-bas une faction s'était déclarée en sa faveur et l'appelait. Les Syracusains le crurent, et lui donnèrent satisfaction. Mais ayant reçu les guerriers, il oublia la Phénicie, fondit sur les alliés, rasa les fortifications de la côte de Tauromène. (V, 3, 6.)

Avec des Chalcidiens d'Eabée³², et aussi avec l'aide des Siciliens qui l'avaient déjà habitée par le passé, Théocle prit la cité de Léontinoi³³. Plus tard, une colonie de Platéens vint de Mégare se répandre dans le pays des Léontins. Théocle dit que les serments l'empêchaient de chasser les Siciliens ; mais que de nuit il ferait ouvrir les portes à la colonie et qu'elle pourrait s'en prendre aux Siciliens. Les Mégariens prirent l'agora et la citadelle, et tombant tout équipés sur les Siciliens désarmés, les mirent en fuite. C'est ainsi que les Chalcidiens eurent pour concitoyens la colonie de Mégare, à la place des Siciliens. (V, 5, 1.)

Six mois plus tard, Théocle trouva comment chasser les Mégariens de la cité [de Léontinoi]. Il prétendit que durant la guerre il avait fait le vœu, au cas où il demeurerait maître de la ville, de sacrifier aux douze dieux et d'organiser un défilé militaire. Sans le moindre soupçon, les Mégariens répondirent : « Excellente idée ! Faites un beau sacrifice. » Ils prêtèrent même leurs armes aux Chalcidiens pour la cérémonie. On procéda au sacrifice, et les Chalcidiens marchèrent en grande pompe. Quand ils furent tous alignés dans la place et bien armés, Théocle ordonna au héraut de crier : « Mégariens, sortez de la ville avant le coucher du soleil. » Les Mégariens se tournèrent vers les autels. Ils supplièrent : qu'on ne les chasse pas, ou qu'au moins on les renvoie avec leurs armes. Mais suivant le conseil des Chalcidiens, Théocle ne jugeait pas prudent de laisser tant

d'ennemis emporter des armes. Désarmés, les Mégariens se réfugièrent à Troïle pour y passer l'hiver, et les Chalcidiens ne les y tolérèrent pas plus longtemps. (V, 5, 2.)

Hippocrate³⁴ voulait assujettir la ville d'Ergète. Pour ses mercenaires ergetins, il avait des distinctions flatteuses. Il leur donnait toujours la meilleure part du butin, de plus belles récompenses et des louanges excessives, comme aux plus braves de tous ses soldats ; tout cela pour attirer dans son armée un plus grand nombre de leurs compatriotes. Les citoyens d'Ergète, informés de cette conduite, enviaient ceux qui servaient sous Hippocrate, et tous venaient s'engager chez lui, de sorte que la cité se trouvait déserte. Après les avoir très bien accueillis, Hippocrate se mit en marche de nuit et s'avança dans la plaine des Lestrygons. Il fit camper les Ergetins en bord de mer, et le reste de ses troupes plus avant dans l'arrière-pays. Pendant que les Ergetins étaient bornés par les côtes et les flots, Hippocrate lança sa cavalerie contre leur cité. Il la surprit sans défense, lui fit déclarer la guerre par un héraut, et donna le signal à ses troupes de Gela et de Camarina de capturer tous les Ergetins. (V, 6.)

Les Égestins³⁵ demandèrent des renforts aux Athéniens, et pour les obtenir, ils multiplièrent offres et promesses. Les Athéniens envoyèrent des inspecteurs pour voir quelles étaient les ressources financières des Égestiens. Ceux-ci empruntèrent aux cités voisines de l'or et de l'argent pour orner les temples des dieux et les maisons des particuliers. Les émissaires virent toutes ces richesses, firent un rapport chez eux, et Athènes envoya de l'aide. (VI, 21.)

Les Colophonien³⁶ étaient fort bien pourvus en cavalerie, et Alyatte³⁷ projetait de voler leurs chevaux. Il fit alliance avec eux, et avait soin, quand il pourvoyait le

nécessaire aux troupes, de toujours favoriser la cavalerie avec le plus d'égards. Enfin à Sardes, il convoqua une grande assemblée, sous prétexte d'offrir double solde. Les cavaliers campaient hors de la cité. Ils laissèrent leurs chevaux à leurs palefreniers et entrèrent dans la cité pour bénéficier des largesses d'Alyatte. Il fit alors fermer les portes et encercler ces cavaliers avec ses propres soldats. Puis il les fit tous exécuter, et donna leurs chevaux à ses troupes. (VII, 2.)

Datamès avait des vues sur Sinope³⁸. Mais les citoyens de Sinope avaient une flotte, quand lui-même manquait de vaisseaux et même de charpentiers pour en construire. Sympathisant avec les Sinopiens, il promit de prendre et de leur confier Seste, la cité qui leur était la plus hostile. Les Sinopiens le crurent et lui proposèrent même tout le nécessaire pour le siège. Il prétendit avoir des troupes et des munitions en réserve, mais manquer de charpentiers pour dresser des béliers, des tortues et autres machines propres à la poliorcétique³⁹. Les Sinopiens lui envoyèrent tous les ouvriers de la cité, et Datamès se servit d'eux, non pour faire ce qu'il avait dit, mais pour construire navires et machines. Puis il employa le tout à faire le siège de Sinope, au lieu de celui de Seste. (VII, 21, 2.)

Mausole⁴⁰ voulait prendre Latmus, une cité très puissante. Il feignit donc de se lier d'amitié avec les Latmiens. Il leur rendit les otages qu'Hidriée avait pris pendant la guerre et voulut se doter d'une garde de Latmiens, comme s'il ne pouvait avoir confiance en personne d'autre. Il les utilisait en toute occasion et finit par les gagner à lui de manière inconditionnelle. Ainsi assuré de leur fidélité, il prétendit devoir aller à Pygèle, mais craindre l'Éphésien Proplyte. Il demanda à nouveau à Latmus de lui fournir un nouveau contingent de trois cents hommes pour

renforcer sa garde. Les Latmiens choisirent trois cents guerriers qu'ils lui envoyèrent. Mausole les reçut, marcha avec eux et le reste de son armée, et prit la route de Pygèle. Comme il passait auprès de Latmus, les habitants de la ville sortirent pour voir l'ordre et la pompe du défilé. Mais la nuit précédente, Mausole avait massé des troupes en embuscade. Elles surprirent la cité qu'elles trouvèrent vide, portes grandes ouvertes. Et Mausole y entra et s'en empara avec toute son armée. (VII, 23, 2.)

Leçon n° 26 : Ménager ses ennemis

Brasidas⁴¹ s'étant secrètement approché d'Amphipolis avec ses troupes, estima qu'il n'était pas prudent de hasarder un combat contre des gens désespérés. Il fit publier que si les Athéniens voulaient traiter, il leur permettait de se retirer avec tout ce qui leur appartenait et qu'il laisserait les habitants vivre sous leurs propres lois et dans leur pays, s'ils voulaient s'unir d'intérêt avec les Lacédémoniens. Les uns et les autres acceptèrent la proposition, et Brasidas se rendit ainsi maître d'Amphipolis. (I, 38, 3.)

Agésilas faisait la guerre aux Acarnaniens. Il se trouva hors de leurs limites, dans le temps qu'on devait ensemer les terres ; les Lacédémoniens voulaient qu'on empêchât les Acarnaniens d'ensemencer. Mais Agésilas voulut qu'on les laissât faire, dans la pensée que s'ils se voyaient une moisson à conserver, ils préféreraient la paix à la guerre. « S'il arrive au contraire, dit-il, qu'ils ne veuillent pas la paix, ce sera pour nous qu'ils auront semé. » (II, 1, 1.)

Lorsque Agésilas vainquit les Athéniens à Corone, on vint lui dire : « Les ennemis se réfugient dans le temple de Minerve. » Il commanda qu'on laissât aller ceux qui le

souhaiteraient. Il était persuadé qu'il y a du danger à se battre avec des gens que le désespoir force à reprendre les armes. (II, 1, 4.)

C'était le sentiment d'Agésilas, qu'à l'ennemi qui fuit, on doit laisser le passage libre. (II, 1, 6.)

Iphicrate surprit une ville ennemie à la faveur de la nuit ; les habitants s'enfuirent dans la place publique, et s'y rassemblèrent en grand nombre. Iphicrate commanda qu'on ouvrît les portes pour leur donner la commodité de se retirer. Par ce moyen il s'assurait une possession exempte de trouble et de danger. (III, 9, 3.)

Iphicrate ayant battu les ennemis, les poussa jusque dans un lieu fort étroit, d'où il leur était impossible de sortir autrement que par la victoire. Alors il dit : « Ne les contraignons pas à être gens de cœur. » Il leur donna le temps et le lieu de fuir, afin de se conserver, sans risque, la victoire qu'il avait remportée. (III, 9, 14.)

Timothée ayant assiégé une certaine ville, marqua un espace, dans lequel il permit à ses soldats de faire du butin. Dans le reste du pays, il fit enlever ce qu'il y avait de bon et le vendit. Il ne voulut pas que l'on démolît aucune maison ni cabane ; il défendit de couper aucun arbre fruitier et voulut que l'on se contentât d'en prendre les fruits. Sa vue était dans cette conduite, que s'ils étaient vainqueurs, les tributs seraient plus abondants ; que si la guerre traînait en longueur, ils auraient toujours des vivres et où se loger ; enfin, et c'était encore le plus considérable, qu'on s'attirerait, par cette modération, la bienveillance des habitants. (III, 10, 5.)

Alexandre, dans le dessein d'attirer tout le monde à lui, en marquant une bienveillance extraordinaire, avait résolu, au lieu des termes usités d'« hommes », de « gens », de « personnes », de « mortels », ou comme la langue grecque s'exprime : « *Brotoi* », « *Andrès* », « *Photès* », « *Meropès* » et « *Anthropoi* », d'appeler tous les hommes « *Alexandres* ». (IV, 3, 1.)

Dans le même temps que Cassandre assiégeait Salamine, il faisait la guerre par mer aux Athéniens⁴². Ayant vaincu sur mer, tout ce qu'il trouva de gens de Salamine parmi les Athéniens, il les renvoya sans rançon. Les habitants de Salamine, informés de l'humanité de Cassandre, furent gagnés par sa douceur et se joignirent à lui. (IV, 11, 2.)

Il y avait du côté de l'Italie des Pariens attachés aux principes de Pythagore⁴³ et Denys [l'Ancien], tyran de Sicile, traitait avec ceux de Métaponte et les autres peuples d'Italie pour les engager à devenir ses alliés. Évéphème recommandait aux enfants qu'il éduquait, et à leurs pères, de ne pas faire confiance au tyran. Cela rendit Denys furieux. Il réussit à faire capturer Évéphème, alors qu'il passait de Métaponte à Rège, et l'accusa en plein conseil de lui avoir fait un tort infini. Évéphème n'en disconvint pas, mais soutint qu'il avait eu raison, parce que ceux qu'il avait conseillés, étaient ses amis, lors qu'il ne connaissait en rien le tyran, même pas de vue. Denys le condamna à mort. Évéphème, sans se troubler, lui dit : « Je m'y sou mets, puisque c'est décidé. Mais j'ai à Pare une sœur qui n'est pas mariée. Je souhaite regagner mon pays et la marier ; ensuite je reviendrai mourir. » L'assistance reçut ce discours avec de grands éclats de rire, mais le tyran en fut étonné. Il dit : « Et quelle assurance donneras-tu de ton retour ? J'offrirai une garantie, dit Évéphème, en trouvant qui mourra pour moi, si je ne reviens pas. » Aussitôt il fit appeler Eucite,

et le pria de se porter garant pour lui. Celui-ci accepta sans difficulté, se soumettant à la mort au cas où Évéphème manquerait de se présenter à nouveau dans six mois. En attendant, il se constitua prisonnier. La chose était déjà digne d'admiration, mais ce qui le fut bien davantage, c'est qu'Évéphème, après avoir marié sa sœur, vint se livrer lui-même en Sicile et demanda la délivrance de son garant. Denys, plein d'estime pour l'un et l'autre, les délivra tous deux, et les prenant par la main, les pria de l'admettre pour troisième ami, de vivre à sa cour et de partager avec lui ses biens et sa puissance. Ils rendirent grâce au tyran de sa bienveillance, mais le prièrent de les laisser retourner à leurs occupations habituelles, qui étaient d'élever la jeunesse. Denys leur en donna la permission. Cette action concilia à Denys l'affection des peuples de la côte d'Italie. (V, 4, 22.)

Hamilcar était l'un des généraux de Lybie et l'un des Carthaginois les plus réputés, et l'un des plus glorieux à la guerre. Mais la jalousie de ses adversaires était venue à bout de lui : ils l'avaient accusé d'aspirer à la tyrannie et l'avaient fait condamner à mort. Gescon son frère⁴⁴ avait été envoyé en exil, et les biens de l'un et de l'autre avaient été vendus et distribués publiquement aux habitants. Après cela les Carthaginois eurent d'autres généraux, furent vaincus à plusieurs batailles, et souvent près de voir leur cité tomber aux mains des ennemis. Alors ils regrettèrent d'avoir chassé Gescon. Ils le firent revenir, le réhabilitèrent dans son grade et lui livrèrent tous ses ennemis, afin qu'il puisse se venger à sa guise. Les ayant reçus ligotés, il les fit amener devant toute la multitude assemblée, et les faisant mettre ventre à terre, il leur donna à chacun deux ou trois légers coups de pied sur le cou, pour toute punition du meurtre de son frère. Après cela il les renvoya en leur disant : « Nous n'avons pas rendu le mal pour le mal ; mais nous

avons voulu vaincre le mal par le bien. » Cette action lui concilia non seulement tous les Carthaginois, mais les ennemis même, ainsi que leurs proches. Et tous ensemble obéirent à un capitaine aussi excellent. La confiance du peuple, ranimée par l'habileté du général, changea le cours des événements, et la victoire accompagna Gescon dans ses combats. (V, 11.)

Pendant que Crésus assiégeait Éphèse, une des tours, appelée la « Traîtresse », tomba. Cet accident fit craindre pour la cité, dont la chute semblait certaine. Pindare, tyran d'Éphèse, convainquit les habitants d'attacher aux colonnes du temple de Diane des cordes, dont les bouts étaient noués aux portes et aux murs de la ville, comme pour marquer qu'on la dédiait à la déesse. Crésus voulut marquer son respect pour cette divinité, en épargnant un symbole qui lui paraissait sacré. Il traita avec les Éphésiens et les laissa en liberté. (VI, 50.)

Leçon n° 27 : Faire diversion

Conduisant son escadre en Sicile, Alcibiade toucha terre à Corcyre⁴⁵ et comme ses troupes étaient nombreuses, il les partagea en trois corps, afin qu'elles survivent plus facilement en attaquant plusieurs cités à la fois. Il se présenta devant Catane et les citoyens lui refusèrent l'accès. Il proposa d'entrer seul pour haranguer le peuple et l'entretenir du bien public. Les habitants le laissèrent entrer et accoururent au lieu de l'assemblée. Pendant ce temps-là, les hommes d'Alcibiade, à son signal, fracturèrent les portes de la cité qu'ils trouvèrent les plus faibles, entrèrent et prirent Catane au moment où Alcibiade commençait à haranguer les citoyens. (I, 40, 4.)

Informé que les Thébains gardaient le chemin de Scole, Agésilas [le Lacédémonien] ordonna aux ambassadeurs envoyés par les Grecs d'attendre à Thespies, et il y fit même porter les provisions de l'armée. Les Thébains prirent alors le parti d'aller barrer le chemin de Thespies, et y déplacèrent les troupes qui gardaient celui de Scole. Agésilas était éloigné de deux journées de route de ce premier poste des ennemis ; il s'y rendit en deux jours, et trouvant la voie libre jusqu'à Scole, il passa sans avoir à combattre. (II, 1, 11.)

Pendant qu'Agésilas était campé auprès de Lampsaque⁴⁶, quelques Grecs échappés des mines⁴⁷, vinrent dire aux troupes lacédémoniennes que ceux de Lampsaque forçaient à travailler aux mines tous ceux qu'ils pouvaient prendre. Toute l'armée s'en indigna, et fit mouvement vers les murs, dans l'idée de mettre la cité à sac. Agésilas ne put empêcher cette manœuvre, mais voulut quand même sauver Lampsaque. Il montra autant d'indignation que ses troupes, et leur dit qu'il fallait commencer par couper les plus belles vignes, qui appartenaient aux citoyens les plus importants. On lui obéit et, pendant que ses troupes étaient ainsi occupées, il prit le temps d'avertir les habitants de Lampsaque de bien garder leur ville. (II, 1, 26.)

Phormion⁴⁸ avait fait une descente en Chalcidique, amassant un gros butin dans le pays. Il le chargea sur ses vaisseaux et toucha terre à Cyr. Les Chalcidiens envoyèrent une ambassade pour demander la restitution de ce butin. Pendant qu'on était occupé à cette négociation, Phormion mandata en cachette un vaisseau de service, qui parut au port, comme envoyé d'Athènes, pour le prier, de la part du peuple, de vite se rendre au port du Pirée. Montrant de l'impatience à se rendre où l'invitaient les Athéniens, il restitua aux ambassadeurs de Chalcidique tout ce qu'ils

demandaient, monta sur un vaisseau et alla se cacher de nuit derrière une petite île. Les Chalcidiens, contents de récupérer ce qui était à eux, et voyant que Phormion faisait voile vers Athènes, n'accordèrent pas grande attention à la garde de leur cité et de leur pays. Pendant qu'ils s'endormaient avec cette assurance, Phormion fondit sur eux. Il faillit prendre la cité de peu. Mais tout ce qu'il y avait de bon à prendre dans le pays, il s'en empara et l'emporta avec lui. (III, 4, 1.)

Ayant pillé Samos, Iphicrate mena sa flotte à Délos. Les Samiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour racheter son butin. Il promit de le rendre ; il envoya secrètement un vaisseau de service faire un tour en mer avant d'aborder, comme s'il venait d'Athènes, avec une lettre scellée par laquelle les Athéniens lui commandaient de revenir. Iphicrate parlementa avec les Samiens et les traita convenablement. Aussitôt il ordonna aux chefs des trières d'appareiller, et s'étant absenté, il se cacha un jour et une nuit derrière une île déserte. Persuadés qu'Iphicrate était parti, et contents de son attitude à leur égard, les Samiens se mirent à résider sans crainte dans leur cité, et à en sortir en toute sécurité, comme s'ils n'avaient plus rien à redouter. Les voyant ainsi dispersés, Iphicrate reprit la direction de Samos avec sa flotte, et fit un butin encore plus grand que la première fois. Phormion avait déjà eu recours à une ruse similaire contre les citoyens de Chalcidique. (III, 9, 36.)

Philippe avait des ambassadeurs dans une cité thrace ennemie. Les habitants convoquèrent l'assemblée et ordonnèrent aux ambassadeurs de parler. Pendant qu'ils les écoutaient avec attention, Philippe surprit les habitants qui ne s'y attendaient pas, attaqua la cité et en prit le contrôle. (IV, 2, 4.)

Philippe demanda une trêve à ses ennemis illyriens, afin de pouvoir retirer ses morts. Ils la lui accordèrent, et comme on enlevait les derniers, il donna le signal et fondit sur ses ennemis au moment où ils s'y attendaient le moins. (IV, 2, 5.)

Antiochos avait quitté son frère Séleucos, et s'enfuyait en Mésopotamie. Une fois passées les montagnes d'Arménie, il fut reçu par son ami Arsabès. Achée et Andromaque, les généraux de Séleucos, poursuivaient Antiochos avec de nombreuses troupes, et l'attaquèrent vivement. À la fin, Antiochos, blessé, fut obligé de prendre la fuite et de se cacher sur un coteau, au pied duquel s'étirait une plaine unie où campait l'armée de son frère. Antiochos fit courir le bruit qu'il était mort dans le combat ; et pendant la nuit, il fit occuper les hauteurs par une partie de ses troupes. Le lendemain les soldats d'Antiochos envoyèrent deux ambassadeurs, Philetère, capitaine crétois, et Denys de Lysimachie, demander une trêve pour enlever le corps d'Antiochos, moyennant quoi ils promirent de se rendre et de livrer leurs armes. Andromaque répondit qu'on n'avait pas encore trouvé le corps, mais qu'on pouvait le chercher parmi les prisonniers, et qu'on l'y trouverait mort ou vif. Pour ce qui était du reste, il dit qu'il enverrait des gens pour recevoir les soldats et les armes. En effet, il envoya quatre mille hommes, dont la mission n'était pas de combattre, mais de recevoir et d'emmener les prisonniers. Ils arrivèrent aux pieds de la montagne, et les troupes d'Antiochos, qui avaient pris position sur les hauteurs, fondirent sur eux et les massacrèrent. Antiochos reprit ses habits royaux et se montra vivant et victorieux. (IV, 17.)

Memnon⁴⁹ projetait de faire la guerre à Leucon, tyran du Bosphore. Pour savoir quelle était au juste la force et le

nombre des ennemis, il envoya à Leucon une galère avec un ambassadeur, comme pour traiter avec lui d'alliance et d'amitié. Il joignit à l'ambassadeur Aristonique⁵⁰ d'Olynthe⁵¹, le plus fameux joueur de lyre qui fût alors dans toute la Grèce, afin que la réputation de ce maître si renommé attirât tout le monde dans les lieux où l'ambassadeur aborderait. Le concours prodigieux qui se devait faire dans les théâtres pour entendre Aristonique devait sans doute fournir à l'ambassadeur un moyen sûr de connaître le nombre de ces hommes. (V, 44, 1.)

Les Lampsaciens et les Pariens étaient en conflit quant aux frontières. Ils convinrent de faire partir de chacune des villes, au premier chant du coq, un nombre d'hommes donné, et que le lieu où ils se rencontreraient, serait la limite des deux États. Après cet arrangement, les Lampsaciens persuadèrent les pêcheurs qui étaient sur la route des Pariens de faire cuire beaucoup de poissons, d'y ajouter du vin, comme pour faire un sacrifice à Neptune, et d'inviter gentiment les Pariens à participer à l'honneur qu'ils rendaient au dieu. Les pêcheurs le firent, et les Pariens se distrayant à boire et à manger, ralentirent leur course. De leur côté, les Lampsaciens poussèrent jusqu'au temple de Mercure, qui n'était qu'à soixante-dix stades de Pare, et à deux cents de Lampsaque. C'est ainsi que les Lampsaciens gagnèrent tant de terrain sur les autres et eurent pour borne le temple de Mercure. (VI, 24.)

Comme Autophradatès⁵² campait devant Éphèse, il s'aperçut que la plupart des citoyens s'amusaient à badiner et à se promener. Il invita leurs chefs à venir discuter avec lui des affaires courantes. Ils vinrent, et l'on se mit à échanger des vues. Mais auparavant, Autophradatès avait ordonné aux capitaines des guerriers, à pied ou à cheval, de fondre sur les Éphésiens dès qu'ils le verraient en

conférence avec leurs chefs. C'est ce qu'ils firent, et les Éphésiens, surpris dans la confusion et la négligence, furent tués ou faits prisonniers. (VII, 27, 2.)

Leçon n° 28 : Jouer sur les mots

Dercyllidas avait juré à Médias, tyran de Scepsis⁵³, que s'il venait lui parler de suite, il le laisserait regagner sa cité. Médias vint, et Dercyllidas ordonna l'ouverture des portes de la ville, sans quoi il ferait tuer le tyran. La peur força celui-ci à faire ouvrir les portes et Dercyllidas lui dit : « Je te laisse rentrer dans la cité parce que je l'ai juré, mais moi aussi j'y entrerais, et avec toutes mes forces. » (II, 6.)

Assiégeant une place forte en Asie, Thibron⁵⁴ persuada le commandant de sortir pour venir traiter avec lui, et jura que s'ils ne trouvaient pas d'accord, il le laisserait retourner dans la cité. Le commandant vint et on fit quelques propositions. Pendant ce temps, la garnison, qui comptait sur la paix, négligea ses fonctions. Les troupes de Thibron profitèrent de cette opportunité, attaquèrent la place forte et la prirent. Thibron y fit reconduire le commandant, comme il l'avait promis mais il le fit exécuter une fois à l'intérieur. (II, 19.)

Paquès assiégeait Notion⁵⁵. Il demanda à parler à Hippias, général de Pissouthnès⁵⁶, le pria à cet effet de sortir hors des murs, et donna sa parole de le renvoyer sain et sauf dans la cité. Hippias sortit, et Paquès le fit encercler par ses gardes. En même temps, il prit Notion d'assaut. Après cela, il fit rentrer Hippias vivant, comme il l'avait juré ; mais il le fit aussitôt percer de lances. (III, 2.)

En Inde, Alexandre avait assiégé une place très fortifiée. La peur contraignit les Indiens à parlementer, et Alexandre leur donna la permission de s'en aller avec leurs armes. De là ils gagnèrent une autre hauteur, s'y postèrent et y disposèrent des gardes. Alexandre partit les attaquer avec son armée. Les Indiens crièrent à l'injustice et lui rappelèrent la parole qu'il leur avait donnée. Alexandre répondit : « Il est vrai que je vous ai donné toute latitude pour vous retirer d'où vous étiez : mais je n'avais pas promis de cesser de vous poursuivre. » (IV, 3, 20.)

Timoléon poursuivait Maméoros, tyran de Catane, qui avait trompé beaucoup de personnes, et leur avait ôté la vie en violation des serments. Le tyran se rendit à Timoléon et consentit à être jugé par ceux de Syracuse, à condition de ne pas être accusé par Timoléon. Timoléon jura qu'il ne le traînerait pas en justice, et sur cette garantie Maméoros vint à Syracuse. Timoléon l'amena à l'assemblée et dit : « Je ne porte pas plainte contre lui, parce que je l'ai promis, mais je conseille que l'on se débarrasse de lui au plus vite, car il est juste que celui qui a trompé tant de gens, le soit aussi une fois à son tour. » (V, 12, 2.)

Les Samnites, par un traité fait avec leurs ennemis, promirent par serment de mettre fin à la guerre, et de se contenter, en partant, de n'ôter qu'un seul rang de pierre tout autour des murailles. Les ennemis ne trouvèrent pas cela très grave et acceptèrent. Alors, les Samnites retirèrent la rangée de pierres d'assise tout en bas, de sorte que c'est tout le mur qui s'effondra. (VI, 14.)

Les Campaniens décidèrent par un traité avec leurs ennemis que ces derniers leur donneraient la moitié de leurs armes. Pour appliquer le traité à leur façon, les

Campaniens coupèrent les armes en deux, et ne laissèrent aux ennemis que les moitiés dénuées de tranchant. (VI, 15.)

Les Locriens d'Italie, dits Épizéphyriens, dans un traité fait avec les Siciliens, avaient juré : « Nous tiendrons parole tant que c'est votre terre que nous foulerons au pied, et tant que nous porterons des têtes sur nos épaules. » C'est qu'ils avaient mis sur leurs épaules, par-dessous leurs robes, des têtes d'ail et de la terre de Sicile sous leurs pieds dans leurs souliers. Les Siciliens se fièrent à ce serment, mais dès le lendemain les Locriens enlevèrent les gousses d'ail de leurs épaules et vidèrent la terre de leurs souliers. S'estimant déliés du serment, ils tuèrent alors tous les Siciliens. (VI, 22.)

Agnon se mit à la tête d'une colonie de l'Attique dans le dessein de s'aller établir au lieu appelé les Neuf-Voies, sur le bord du Strymon. Un oracle donné aux Athéniens stipulait : « Enfants des Athéniens, pourquoi vouloir bâtir dans un lieu coupé de tant de chemins ? L'entreprise est difficile, sans le secours des dieux. Il est décidé d'en haut que cela ne se fera point, sauf si vous trouvez les restes de Rhésos⁵⁷, que vous les rapportez de Troie et que vous les enterrez religieusement. Alors votre entreprise sera couronnée de succès. » Pour obéir à cet oracle, le général Agnon envoya des hommes à Troie, qui creusèrent la terre et en exhumèrent les ossements de Rhésos. Ils les drapèrent dans un manteau de pourpre et les emportèrent sur le bord du Strymon. Les Barbares qui en occupaient les rivages empêchèrent alors Agnon de franchir la rivière. Agnon organisa avec eux une trêve de trois jours, et les Barbares se retirèrent. Durant la nuit, Agnon franchit le Strymon avec ses troupes et enterra les ossements de Rhésos sur le rivage du fleuve. Ensuite, travaillant au clair de lune, il se mit à creuser des tranchées et à fortifier les lieux avec des

remparts. Le jour, il se reposait. Finalement l'ouvrage fut achevé en trois nuits. Les Barbares, revenant au bout de trois jours, virent la muraille dressée. Ils se plaignirent qu'Agnon avait violé la trêve. Il répondit qu'il n'avait rien fait contre la parole donnée ; qu'il n'avait travaillé que la nuit et qu'il avait observé le repos pendant les trois jours. C'est ainsi qu'il établit sa colonie aux Neuf-Voies et qu'il y bâtit une cité, à laquelle il donna le nom d'Amphipolis⁵⁸. (VI, 53.)

Comme il assiégeait la ville de Barca, Aryandès⁵⁹ creusa un fossé la nuit, mit quelques branches d'arbres par-dessus, et aussi d'autres morceaux de bois léger, et il recouvrit le tout d'un peu de terre. Le jour venu, traitant avec les citoyens de Barca, et procédant à la cérémonie du serment sur la fosse couverte, il jura qu'il tiendrait parole, tant que cette terre-là demeurerait stable. Après le serment, ceux de Barca ouvrirent les portes. Les soldats d'Aryandès firent tomber la terre qui couvrait la fosse, se rendirent maîtres de la ville, la terre n'étant plus à sa place. (VII, 34.)

Les Béotiens avaient vaincus les Thraces près du lac de Copais, et ceux-ci s'étaient repliés sur l'Hélicon. Là ils demandèrent une trêve de quelques jours aux Béotiens, pour tenter de se réconcilier à l'occasion et trouver le moyens de faire la paix. Les Béotiens étaient pleins d'assurance, pour leur victoire comme pour le respect de la trêve. Ils organisèrent donc un sacrifice à Minerve ionienne, et une fête pour célébrer leur victoire. Pendant qu'ils sacrifiaient et se réjouissaient entre eux, les Thraces les attaquèrent de nuit, et les trouvant désarmés, en tuèrent une partie et capturèrent les autres. Les Béotiens les accusèrent d'avoir violé la trêve. Les Thraces répondirent que c'était faux : on n'avait parlé que des jours, et les nuits n'étaient pas comprises dans le serment donné. (VII, 43.)

Leçon n° 29 : Se parjurer

On attribue à Lysandre ce mot : « Les enfants, il faut les tromper avec des osselets, et les ennemis avec des serments. » (I, 45, 3.)

Callicratidas⁶⁰ demanda au commandant du fort de Magnésie d'accorder l'asile à quatre hommes malades, et celui-ci accepta. Callicratidas mit dans chaque lit un soldat cuirassé et muni d'une épée, le tout dissimulé sous une couverture ou un manteau. Chaque lit était porté par quatre jeunes hommes de sorte qu'une fois tout ce beau monde introduit dans le fort, c'est vingt vigoureux soldats qui étaient entrés par ruse. Ils tuèrent les gardes et s'emparèrent de la place. (II, 27, 1.)

Iphicrate était en Thessalie et voulait traiter avec le tyran Jason sur le bord d'une rivière. Ils s'envoyèrent réciproquement des émissaires qui les fouillèrent partout, après qu'ils se furent désarmés et dévêtus⁶¹. Après ce protocole, ils s'isolèrent tous deux sous un pont et conversèrent ensemble. Il ne restait plus qu'à prêter serment, et pour cela il fallait un sacrifice. Iphicrate monta sur le pont. Jason prit la victime des mains d'un berger qui s'éloigna, se mit à l'égorger et à en répandre le sang dans la rivière. Alors, Iphicrate, le poignard à la main, sauta à terre. Il ne tenait qu'à lui de tuer Jason, mais il n'en fit rien : il se contenta de le forcer à lui promettre tout ce qu'il voulait. (III, 9, 40.)

Démétrios avait pris Égine et Salamine dans l'Attique. Il envoya un de ses généraux au Pirée demander des armes pour mille hommes, sous prétexte de se joindre aux habitants contre le tyran Lacharis. On le crut, et les armes lui furent envoyées ; mais à peine les avait-il reçues qu'il

s'en servit pour équiper ses hommes, et qu'avec leur appui il prenait possession du Pirée. (IV, 7, 5.)

Agathocle, tyran de Sicile, avait donné sa parole aux ennemis, mais il la trahit, tuant ceux qui s'étaient rendus. Il tourna la chose en raillerie avec ses amis et dit : « Nous avons soupé ; vomissons les serments que nous avons avalés. » (V, 3, 1.)

Ayant vaincu les Léontins, Agathocle leur envoya Dinocrate, l'un de ses généraux, pour leur dire qu'il voulait imiter à leur égard l'humanité dont avait fait preuve Denys pour sauver les Italiens vaincus auprès du fleuve Élépore. Les Léontins le crurent et s'estimèrent heureux. Pénétrant dans la cité, Agathocle ordonna que tous se rendissent à l'assemblée sans armes. Le général dit : « Que celui qui est du même sentiment qu'Agathocle lève la main. » Agathocle dit aussitôt : « Mon sentiment est qu'ils soient tous mis à mort. » Ils étaient dix mille et les soldats d'Agathocle les tuèrent sur le champ⁶². (V, 3, 2.)

Faisant irruption dans le Péloponnèse, Pyrrhus reçut une ambassade des Spartiates au sujet de l'Arcadie. Il traita ces ambassadeurs avec humanité et promit d'envoyer ses enfants dans leur cité, pour qu'ils y fussent élevés selon la discipline de Lycurgue. À leur retour, les ambassadeurs annoncèrent cette nouvelle. Ensuite Pyrrhus ne cessa d'attaquer Sparte. Les Spartiates lui reprochèrent de parler d'une façon et d'agir de l'autre. Il leur répondit : « Et vous, quand vous voulez faire la guerre, avez-vous coutume d'avertir auparavant ? Trouvez-vous à redire si nous avons employé contre les Lacédémoniens une ruse lacédémonienne ? » (VI, 6, 2.)

Informés que les Romains avaient, au large de la Sicile, une flotte numériquement supérieure à la leur, les Carthaginois résolurent de la diviser. Pour en venir à bout, ils engagèrent quelques individus à passer du côté des ennemis comme transfuges, et à promettre au général, le consul Cneius Cornelius⁶³, de lui livrer l'île de Lipari, face à la Sicile. Cornelius les crut et se prépara à passer à Lipari avec la moitié de ses vaisseaux. Les Carthaginois le voyant engagé, ainsi que la moitié de sa flotte séparée du reste, lui envoyèrent des ambassadeurs pour négocier la paix. Ils le prièrent en même temps de passer dans leur vaisseau, parce que leur général était malade, et que, pour être plus sûr, le traité devait être fait en sa présence. Le Romain se laissa convaincre et passa dans le vaisseau des Carthaginois. Une fois les Lybiens maîtres de sa personne, ils attaquèrent avec tous leurs vaisseaux et n'eurent aucune peine à remporter la victoire. (VI, 16, 5.)

Cyrus observa une trêve avec Crésus et retira ses troupes. Mais la nuit suivante, il revint promptement, et se présenta devant Sardes où personne ne l'attendait. Il lança l'assaut et se rendit maître de la place. (VII, 6, 2.)

Tissapherne fit un traité solennel avec Cléarque, et, en le régaland, lui présenta des courtisanes. Il prétendit vouloir prendre les mêmes engagements avec les autres chefs [des mercenaires grecs]. Ils vinrent tous : Proxène le Béotien, Ménon le Thessalien, Agis d'Arcadie, Socrate d'Achaïe, suivis de vingt autres capitaines et de deux cents soldats. Tissapherne prit les chefs, et les faisant enchaîner, les envoya au roi. Quant aux autres, il les fit tous exécuter⁶⁴. (VII, 18, 1.)

Arsamès⁶⁵ assiégeait la ville de Barca. Les habitants lui demandèrent la paix par une ambassade. Il la leur accorda

et, en signe d'alliance, leur adressa la main droite à la manière des Perses. Ensuite il leva le siège et invita les citoyens à se joindre au roi pour l'expédition de Grèce. Entre autres, il leur demanda de lui fournir des chars. Ils envoyèrent leurs commandants en discuter avec Arsamès. Arsamès les reçut avec splendeur, les régala et présenta aux habitants un marché garni de toutes les provisions nécessaires. Pendant que ceux de Barca étaient à ce marché, Arsamès donna le signal aux Perses. Alors, armés de dagues, ils se saisirent des portes et, faisant irruption dans la cité, tuèrent tous ceux qui voulurent résister. (VII, 28, 1.)

Surenas, le général des Parthes, vit Crassus⁶⁶ se retirer après une grande défaite et tenter de prendre la route des montagnes. Craignant qu'il ne prenne la résolution de se battre en désespéré, il lui envoya un ambassadeur pour lui offrir l'amitié du Grand Roi⁶⁷, et lui dire que ce prince, ayant montré sa force aux Romains, voulait leur faire éprouver son humanité. Crassus considéra ces offres comme des ruses et ne se laissa pas convaincre. Mais les soldats, découragés, se mirent à secouer leurs armes avec grand bruit et forcèrent Crassus à se fier au Barbare. De mauvais gré, Crassus marcha donc à pied pour le rejoindre. Surenas le reçut humainement, lui offrit un cheval à bride d'or et le lui fit monter. L'écuyer barbare piqua le cheval, pour le hâter de porter Crassus au milieu de l'armée des Parthes. Octave, l'un des chefs qui accompagnait Crassus, s'étant aperçu de la fourberie, saisit les rênes du cheval et après lui un autre chef nommé Pétrone en fit autant. Octave tira l'épée et étrépa l'écuyer ; alors un Parthe tua Octave. Crassus fut lui-même tué par le Parthe Exétrès qui, lui ayant coupé la tête et la main droite, les porta au Grand Roi Orodès. Celui-ci était à table, à boire et à écouter Jason de Tralle, acteur tragique qui jouait *Les Bacchantes* d'Euripide

et déclamait alors ce passage : « Nous rapportons des montagnes vers ce palais un taureau nouvellement immolé, qui sera pour vous un spectacle heureux. » Au même moment, on présenta au roi la tête de Crassus. Cette coïncidence fit pousser de grandes acclamations et excita les battements de mains. Exétrès bondit de joie et dit : « C'est à moi, plutôt qu'à l'acteur qu'il convient de chanter ce que vous venez d'entendre. » Très joyeux, le roi le récompensa à la manière du pays et fit donner un talent à l'acteur Jason. (VII, 41.)

Leçon n° 30 : Savoir communiquer

Quand Démétrios prit le contrôle du Pirée, il n'y mena pas d'abord toute sa flotte. Il fit mouiller sous le cap de Sounion la plus grande partie de ses trières, et en détacha vingt parmi les plus légères à la course. Il leur ordonna de voguer, non pas droit sur la cité, mais comme pour prendre la route de Salamine. Démétrios de Phalère, général des Athéniens et partisan de Cassandre, observait du haut de l'acropole, et vit ces vingt trières prendre la route de Salamine. Il jugea qu'il s'agissait d'ennemis en route pour Corinthe. Mais soudain leurs pilotes virèrent et se présentèrent devant le Pirée, rejoints par le reste de la flotte partie du cap de Sounion. La plus grande partie des troupes débarqua et s'empara des tours et du port. Les hérauts criaient : « Démétrios délivre Athènes du joug. » À ce cri de liberté, les Athéniens admirent Démétrios. (IV, 7, 6.)

Informé que les guerriers de Démétrios perdaient courage, Séleucos prit les plus robustes de ses gardes. Il les fit précéder de huit éléphants, se coula le long d'un sentier étroit, à côté des ennemis, et jetant son casque il se mit à crier : « Jusqu'à quand aurez-vous la rage de rester avec un chef de brigands, un crève-la-faim, alors que vous pouvez

recevoir votre solde d'un roi riche et participer à une vraie royauté bien réelle, au lieu d'un empire chimérique et qui ne subsiste encore qu'en idée ? » Entendant cette harangue, la plupart jetèrent leur pique et leur épée. Et tendant les mains, ils rejoignèrent Séleucos. (IV, 9, 3.)

Antiochos attaquait Cypsèle, ville de Thrace. Il avait avec lui un grand nombre de Thraces des meilleures maisons, à la tête desquels étaient Tyris et Dromichétès. Il leur donna à tous des colliers d'or et des armes garnies d'argent, et s'avança pour livrer bataille. Les citoyens de Cypsèle, voyant des hommes de leur pays et de leur langue si richement parés d'or et d'argent, les trouvèrent chanceux de servir Antiochos. Ils jetèrent leurs armes et le rejoignirent, les ennemis d'hier devenant ses alliés. (IV, 16.)

Agathocle fit la paix avec Hamilcar. Celui-ci s'en retourna en Lybie, et Agathocle convoqua l'assemblée de Syracuse et dit : « Voici le jour que j'attendais avec tant d'impatience, jour béni où je vois ma patrie jouir de la liberté. » Alors qu'il ôta sa cuirasse et son épée, paraissant au milieu de tous comme un simple citoyen sans distinction, on pouvait espérer que l'autorité demeurerait entre les mains d'un homme populaire et modéré. Mais six jours plus tard, il tua un grand nombre d'habitants, en chassa plus de cinq mille, et s'empara du pouvoir suprême à Syracuse. (V, 3, 7.)

Mégaclès était originaire de Messine, en Sicile. Il s'opposait avec virulence à Agathocle, tyran de Syracuse, et avait ligué contre lui beaucoup de Siciliens. Il avait même promis une forte récompense à qui l'assassinerait. Irrité, Agathocle se prépara à assiéger Messine. Il envoya un héraut réclamer Mégaclès aux Messinois, et au cas où ils refuseraient de le livrer, il menaça de prendre la cité, et de réduire tous les habitants en esclavage. Mégaclès ne

craignait pas la mort et s'y offrit volontairement, à condition seulement qu'on l'enverrait comme ambassadeur. Les Messinois acceptèrent, et une fois Mégaclos parvenu dans le camp d'Agathocle, il dit : « Je suis venu vers toi, comme ambassadeur et comme victime. Accorde-moi d'abord audience avec tes amis, comme à un ambassadeur. » Agathocle rassembla ses proches, et Mégaclos exposa en leur présence les droits de sa patrie. Il finit en disant : « Si les Messinois attaquaient Syracuse, te déclarerais-tu pour eux ou pour les Syracusains ? » Agathocle sourit à ces paroles et ses amis le prièrent de pardonner à l'ambassadeur. Agathocle mit fin à la guerre et devint l'ami des Messinois. (V, 15.)

Charès assiégeait Aristonyme dans Métymne⁶⁸. Memnon [de Rhodes] lui envoya une ambassade pour le prier d'épargner Aristonyme, qui était son ami, celui de son père, et avec qui il entretenait des liens d'hospitalité. De plus, il l'avertissait que la nuit suivante il viendrait secourir Aristonyme avec tous ses soldats. Charès méprisa l'avis des ambassadeurs, et crut qu'il était impossible qu'une lourde armée comme celle de Memnon rejoignît Métymne la nuit même. Memnon marcha de nuit sur cinq stades, et embarqua mille deux cents soldats, avec l'ordre d'allumer du feu une fois devant le fort, et de fondre sur les ennemis. Ainsi fut fait : la nuit augmenta la terreur de l'attaque, et en s'élevant le feu obligea Charès à prendre la fuite. En effet il croyait que Memnon investissait le fort avec toutes ses troupes. (V, 44, 3.)

Soupçonnant Pammenès de traiter avec les ennemis, Artabaze⁶⁹ le fit venir, sous prétexte de lui faire des présents et de donner des vivres aux soldats. Mais il le fit arrêter et confia la conduite de l'armée à deux frères, Oxythras et Dibicte. (VII, 33, 2.)

1- La légende du dieu Bacchus vainqueur de l'Inde est romaine et s'écarte des mythes grecs liés à Dionysos.

2- Ces frères sont des Héraclides, c'est-à-dire des fils du dieu Héraclès qui en comptait soixante. Par extension, se dirent Héraclides leurs descendants, habitants du Péloponnèse, mais aussi les Doriens.

3- Au Ve siècle, à Athènes, Aristide le Juste est le chef du parti oligarchique et Thémistocle, celui du parti démocrate. Ils luttent contre l'invasion de la Grèce menée par le Perse Xerxès : bataille de Salamine en 480, puis victoire de Platées en 479 (voir note 3, p. 19 et la note 1, p. 23). C'est Aristide qui crée la Ligue de Délos.

4- Philippe II de Macédoine, père d'Alexandre, roi de 359 à 336 avant notre ère. Il conquiert la Thessalie en 352, et se fait élire chef de la ligue thessalienne.

5- Hiéron II, tyran de Syracuse entre 270 et 215 avant J.-C.

6- Archidamos II, roi de Sparte, décide d'envahir l'Attique en 431, poursuivant ainsi la guerre du Péloponnèse qui oppose Sparte à Athènes conduite par le stratège Périclès. Archidame meurt en 426.

7- Roi spartiate du Ve avant J.-C.

Tégée est une cité de l'Arcadie, au centre du Péloponnèse.

8- Séleucos (ou Seleucus) Ier Nicator (358-281 avant J.-C.), fils d'Antiochos (un des généraux de Philippe), général proche d'Alexandre au sein de la cavalerie des compagnons ; il devint à la mort d'Alexandre le commandant de la cavalerie. Au moment du deuxième partage de l'empire, il est fait satrape de Babylonie en 321. Il conquiert ensuite de nombreuses satrapies d'Asie avant de se faire roi en 305 : il fonde la dynastie des Séleucides. Il se lance alors dans une conquête de la Grèce, contre Antigone le Borgne, dans une coalition à laquelle participe Lysimachos.

Sardes est la capitale de la Lydie.

Lysimachos, diadoque et roi de Thrace (à partir de 304) (voir note 3, p. 35). Après la victoire sur Antigone, à Ipsos, les anciens diadoques alliés Lysimachos et Séleucos, qui se sont partagés l'Asie, s'affrontent : Séleucos veut mettre un terme à la puissance de Lysimachos qui a conclu avec Ptolémée une alliance et conquiert la Macédoine. Il tue Lysimachos dans une bataille en Lydie en 281.

9- Située entre la Béotie et l'Attique, la plus grande des îles de la mer Égée.

10- Tyran d'Agrigente.

11- Compagnon d'Alexandre, Néarque est fait commandant de la flotte royale en 325 ; il fut chargé de l'expédition navale dans le golfe Persique. Dans le conflit qui oppose les diadoques, il prend le parti d'Antigone le Borgne. Néarque fut un temps, vers 334, satrape de Lycie-Pamphylie, en Asie mineure.

Thelmisse est une ville de la Pisidie, en Asie mineure.

12- Petits boucliers.

13- Voir note 2, p. 46.

14- Général thébain (418-362 avant notre ère), il est engagé dans une guerre contre Sparte et son roi Agésilas. Agésilas a refusé la paix en 371, et refuse de reconnaître l'indépendance de la Laconie. Épaminondas défait Agésilas à Leuctres (voir note 3, p. 11).

[15](#)- Ou Pyrrhos, (vers 318-272 avant J.-C.), fils d'Éacide, roi d'Épire exilé et parent éloigné d'Alexandre le Grand, il est un grand capitaine qui a participé au côté d'Antigone le Borgne à la bataille d'Ipsos. Après avoir conquis à Démétrios la moitié de la Macédoine, il part en Sicile aider les cités grecques à repousser Rome (et Carthage) : il est l'homme des fameuses victoires contre les Romains, si chères en vies humaines : « Encore une autre victoire comme celle-là et je rentrerai seul en Épire ! »

[16](#)- Le général spartiate qui a trouvé refuge auprès de Cyrus le Jeune (voir note 1, p. 24 et la note 2, p. 32).

[17](#)- Voir note 3, p. 10.

[18](#)- Il s'agit ici de Mégare, l'une des plus anciennes colonies grecques fondée au VIII^e siècle en Sicile (au nord de Syracuse).

[19](#)- Tyran de Gela (sud de la Sicile) au Ve siècle.

[20](#)- Voir note 1, p. 26.

[21](#)- Allusion à l'entreprise de fortification d'Athènes (les « longs murs ») voulue par Thémistocle (voir note 1, p. 23), en dépit de la volonté de Sparte, qui ne souhaitait pas de fortification hors du Péloponnèse. Les « murs » sont construits entre 461 et 456, du Pirée à Athènes.

[22](#)- Stratège athénien pendant la guerre du Péloponnèse (470-413 avant J.-C.). Après la paix de Nicias, il participe à l'expédition athénienne de Sicile et au siège de Syracuse, qui ne réussit pas à cause de l'intervention de Sparte, dirigée par Gylippe.

[23](#)- Général athénien. Après avoir battu les Péloponnésiens, il est envoyé en Asie : il prend Byzance en 408.

[24](#)- Antigone le Borgne, alors souverain de l'Asie mineure et de la Syrie depuis la paix entre diadoques de 311, réarme sa flotte pour faire pièce à la campagne de Ptolémée, roi d'Égypte, en mer Égée. En 306, sa flotte détruit celle de Ptolémée au large de Salamine de Chypre. L'année suivante, c'est le siège de Rhodes, qui s'achève en 304. C'est dans ce contexte de défiance entre diadoques et satrapes qu'Antigone a pris le titre de roi d'Asie en 305.

[25](#)- Stratège athénien (vers 510-450-449 avant J.-C.), contemporain d'Aristide et de Thémistocle, il est l'un des principaux commandants militaires de la Ligue de Délos qui allie les Grecs, dont Sparte et Athènes, contre la Perse dans les guerres médiques. Pausanias, Spartiate, avait repris aux Perses des villes grecques d'Asie, dont Byzance, avant de les accaparer. Cimon le chasse de Byzance vers 471.

[26](#)- Stratège athénien (vers 444-vers 390 avant J.-C.).

[27](#)- Une célèbre anecdote narrée par Plutarque, *Vie des hommes illustres*, « Agésilas », 26.

[28](#)- Cité de l'Arcadie longtemps alliée à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse. Agésipolis Ier, souverain spartiate qui règne avec Agésilas II, prit Mantinée en 385.

[29](#)- C'était le vieux rêve de Philippe II de Macédoine que de mettre au pas les petites mais prestigieuses cités grecques, d'autant plus qu'elles tenaient les

Macédoniens pour des Barbares. Amphipolis était une cité grecque à l'est de la Macédoine.

[30](#)- Les mercenaires celtes (Galates) étaient fort réputés dans l'Antiquité.

[31](#)- Antipater (397-319 avant J.-C.), un des généraux de Philippe II, puis d'Alexandre le Grand, régent de la Macédoine pendant la conquête, prit part à la guerre des diadoques : en sa qualité de régent de l'empire, il confie de grands pouvoirs à Antigone dont il prend le parti contre Eumène.

[32](#)- La Chalcidique est la région des trois péninsules en Macédoine.

[33](#)- Ou Léontium, cité de la grande Grèce en Sicile.

[34](#)- Tyran de Gela, colonie en Sicile.

[35](#)- Peuple de Sicile, qui sollicita l'aide de Nicias l'Athénien contre Syracuse.

[36](#)- Habitants de la cité grecque d'Ionie, en Asie mineure.

[37](#)- Roi lydien, vraisemblablement au VIIe-VIe siècle avant notre ère.

[38](#)- Cité de la mer Noire fondée par les Grecs de Milet vers 630 avant J.-C.

[39](#)- L'art d'assiéger les places fortes.

[40](#)- Voir note 2, p. 28.

[41](#)- Général spartiate, il est l'une des figures de la guerre du Péloponnèse (meurt vers 422).

[42](#)- Épisode qui fait référence à la conquête de Salamine par le diadoque en 318 avant J.-C.

[43](#)- Le philosophe et mathématicien Pythagore fonda au Ve siècle son école à Crotone. L'école pythagoricienne fonctionna pendant plusieurs générations comme une secte, une confrérie politique et un enseignement initiatique.

[44](#)- Hamilcar de Gescon, exilé en Espagne vers 480 après la découverte d'un complot fomenté avec les Siciliens.

[45](#)- Actuelle Corfou.

[46](#)- Lampsaque, cité grecque d'Asie mineure, sur le détroit des Dardanelles.

[47](#)- L'extraction minière était un travail inhumain réservé aux captifs et aux esclaves.

[48](#)- Amiral lors de la Guerre du Péloponnèse, mort vers 428 avant J.-C.

[49](#)- Au IVe siècle, Memnon de Rhodes, chef de mercenaires grecs, qui servit le satrape Artabaze en révolte contre Artaxerxès III. Défait par lui, il se réfugia en Macédoine auprès de Philippe II pendant un temps, avant de se mettre au service de d'Artaxerxès III et de combattre les généraux macédoniens, dont Alexandre. Il est fait commandant en chef par Darius III avant de mourir en 333.

[50](#)- Ce musicien, né à Argos, avait joué pour Philippe II de Macédoine. Ayant sauvé la vie d'Alexandre au cours d'une bataille, il eut même sa statue dans le temple de Delphes.

[51](#)- Cité de Chalcidique alliée de Philippe II. Certains auteurs font résider Aristonique à Corfou.

[52](#)- Satrape perse qui succède à Memnon de Rhodes à la tête de la flotte d'Artaxerxès (vers 333) en mer Égée.

[53](#)- Cité de Mysie, en Asie mineure.

[54](#)- Stratège partiote du IV^e siècle, qui dirigea des campagnes en Asie mineure.

[55](#)- Ou Notium, ville d'Asie mineure proche d'Éphèse.

[56](#)- Satrape perse.

[57](#)- Roi thrace, héros de *L'Illiade* qui faillit sauver Troie avec ses chevaux « plus blancs que la neige ».

[58](#)- On voit ici la légende de la fondation troyenne de la cité de Macédoine qui sera ensuite un enjeu dans la guerre du Péloponnèse.

[59](#)- Au VI-V^e siècle, satrape perse qui régna sur l'Égypte.

[60](#)- Commandant spartiate, adversaire de Lysandre son compatriote, il dirige la flotte lacédémonienne à la fin du V^e siècle.

[61](#)- Voir note 3, p. 22.

[62](#)- Le nombre des combattants est souvent exagéré dans l'Antiquité. Mais nous avons incontestablement là le témoignage d'un meurtre de masse particulièrement horrible.

[63](#)- Frère de Publius Cornelius Scipion (III^e siècle avant notre ère), général et homme politique de la République romaine au début de la Deuxième Guerre punique. Arrivé en Espagne, il détruisit les réserves d'Hannibal.

[64](#)- Xénophon relate en détail cette mésaventure dans *L'Anabase*.

[65](#)- Satrape perse, IV^e siècle avant notre ère.

[66](#)- Marcus Licinius Crassus (114-53 avant J.-C.). Richissime mais de talent médiocre, consul, il forme avec Pompée et César le premier triumvirat. Il écrase la révolte de Spartacus en 71, puis conduit les légions romaines au massacre contre les Parthes.

[67](#)- Le roi des Parthes, Orodès II, dont le titre de grand roi ne doit pas être confondu avec le titre prestigieux de roi des Perses.

[68](#)- Cité grecque sur l'île de Lesbos.

[69](#)- Voir note 1, p. 124.

Des ruses éternelles

*À Augustin d'Humières,
vieux compagnon d'armes.*

Dans la grande lignée des textes consacrés à l'art de la guerre, de Sun Tzu à Mao, en passant par Clausewitz, Polyen¹ est parfois cité, mais jamais lu. C'est que son ouvrage est tombé en désuétude. Ce rhéteur et avocat macédonien du milieu du II^e siècle après J.-C. rédigea à Rome les huit livres de ses *Stratagèmes*. Plus tard présentée sous le titre d'*Hypotheseias*, l'œuvre fut composée entre 161 et 169, période durant laquelle Lucius Verus était associé au pouvoir par son frère adoptif, Marc Aurèle, l'empereur philosophe.

Trois des huit livres composant les *Stratagèmes* ont disparu, nous laissant tout de même 833 des 900 « ruses de guerre », hauts faits et épisodes fameux, ou anecdotes plus obscures, parvenus jusqu'à nous par un miracle bibliophilique. En effet, l'unique copie connue du texte grec original apparaît au X^e siècle, de la main de Michel Apostolios (vers 1422-1478), copiste byzantin qui trouve refuge pour un temps en Italie. Fait prisonnier par les Ottomans au moment de la chute de Constantinople en 1453, ce théologien est libéré après une année de détention ; il gagne la Crète, alors possession de la République de Venise, puis Rome, où il connaît un Grec très influent depuis une dizaine d'années à la Curie, Basileus Bessarion, ancien patriarche de l'Église d'Orient. Celui-ci, théologien et humaniste très actif, a fait venir de très nombreux manuscrits de Constantinople pour les sauver de la menace turque. Pour Bessarion, Michel Apostolios se serait fait acheteur de manuscrits grecs, destinés à la bibliothèque de son mentor, et il en aurait lui-même copié plus d'une

centaine, avant de finir ses jours en Crète. L'exemplaire manuscrit du texte de Polyen est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Laurentienne de Florence. Le texte connaît une première traduction latine, réalisée par Justus Vultorius, qui est imprimée à Bâle en 1549^I. Isaac Casaubon (1559-1614), humaniste et érudit protestant, né à Genève de parents huguenots bientôt réinstallés en France, dix ans avant la Saint-Barthélémy (1572), réalise l'édition princeps du texte grec. Il est alors professeur de grec à l'université de Genève^{II}. Elle est imprimée à Lyon^{III} en 1589.

Au XVII^e siècle, ce texte est connu, mais il demeure rare. Racine y puise des histoires et des traits pour plusieurs de ses personnages. Au XVIII^e siècle, après des temps guerriers, se constitue une véritable « science de la guerre » : il s'écrit des traités militaires, et surtout on enseigne désormais l'art de la guerre. En 1739, à Paris, paraît chez Ganeau *Les Ruses de guerre de Polyen*^{IV} : l'éditeur ne manque pas de remarquer que l'auteur « ne s'est pas toujours assujéti au titre de son ouvrage ; et parmi un grand nombre de ruses de guerre, il a recueilli en chemin faisant quelques apophtegmes, ou dits mémorables, et quelques exemples de vertu et de modération ». Autrement dit, Polyen ne montre guère un souci de rigueur. L'éditeur précise toutefois immédiatement : « Mais le tout ensemble fait un mélange dont la variété n'est pas désagréable^V. » Et le livre est réimprimé en 1770. Quant à l'édition que nous avons reprise, du XIX^e siècle, qui survient après la grande épopée napoléonienne et la débâcle impériale, elle est précédée d'une longue introduction qui, sous couvert de prodiguer des « remarques », sert des mises en garde morales. Les exemples proposés par le Grec Polyen et le Romain Frontin ne sont pas tous à suivre, loin de là : « Il ne faut pas confondre, comme ont fait nos deux auteurs stratagématiques, les ruses avec les trahisons. Les premières sont toujours permises, jamais les autres ; et rien

ne peut disculper celui qui manque sa parole^{VII}. » Voilà pour le code de l'honneur en vigueur au milieu du XIX^e siècle, mais cette ligne met en difficulté les éditeurs Liskenne et Sauvan avec Polyen lui-même^{VIII} : « La guerre est un jeu, où comme dans tous les autres, les ruses d'adresse et de finesse sont permises, et non la friponnerie. Ce mot de Lysandre : "Qu'il faut amuser les enfants avec des osselets et les hommes avec des serments" est une maxime indigne d'être mise au rang des stratagèmes. »

Il figure pourtant en bonne place dans le recueil que nous avons confectionné. Et l'on voit bien dans les histoires rapportées par Polyen qu'il est difficile de distinguer actions astucieuses et trahisons, opérations surprises et tromperies, dissimulations ou actes de perfidie... Comment faire, en effet, depuis que la Grèce ancienne s'est donnée pour mythologie fondatrice de leurs institutions les poèmes d'Homère et leurs fameux épisodes ? Dans l'*Illiade*, Dolon (du grec « *dólos* », la ruse), acceptant la mission d'espionnage formulée par Hector, revêt sa peau de loup dans la nuit pour s'approcher du camp des Achéens et recueillir des informations ; et même les dieux, en guerre entre eux, sont prêts à tout, comme Héra qui fait usage de la séduction pour empêcher Zeus de soutenir le parti des Troyens. Dans l'*Odyssée*, le souvenir d'Ulysse, se rappelant la prise de Troie grâce à la dissimulation des guerriers achéens dans le ventre d'un grand cheval de bois... Certes, Achille est bien le héros modèle, le vaillant combattant qui réalise des actes de bravoure et des exploits individuels, mais il y a aussi la *métis* dont use plusieurs fois Ulysse, lui aussi héros homérique : sans ses « ruses d'intelligence », il n'aurait pu prendre Troie ni échapper au Cyclope.

La « ruse » est le *topos* grec par excellence. Il y a cependant une distance avec la notion de « stratagème », qui peut être défini comme une « manœuvre adroite et fine de la guerre^{IX} », c'est-à-dire une opération qui s'inscrit dans

une tactique (ou une stratégie, dans son sens moderne) précise, pour atteindre un objectif défini : bien souvent, comme le montre Polyen, un but de guerre tel que mettre fin à un siège ou prendre une ville, ou une visée politique telle que renverser un tyran ou conquérir le pouvoir pour soi-même ou son chef ; mais il s'agit aussi de savoir se donner les moyens financiers, et non seulement manœuvrer avec ingéniosité, pour gagner du temps, faire diversion ou semer la zizanie chez ses ennemis ou... ses alliés. Le stratagème est un élément de la politique du stratège grec, magistrat élu et investi d'une fonction politique, militaire et financière : il est chargé d'organiser les moyens de la défense et de l'offensive, d'assurer les relations diplomatiques et de ménager les alliances, de traiter avec l'ennemi, de décider les campagnes ; souvent il est commandant en chef et conduit les batailles. Il veille aussi au respect (ou non) des règles de la guerre^X, ce que les auteurs de l'Antiquité nomment les « lois des Grecs » : « le respect de la parole donnée et celui des traités et trêves sacrées et des périodes de fêtes religieuses, le droit garanti au vaincu de relever ses morts et de leur assurer une sépulture, l'intangibilité du trophée, symbole de la victoire sur le terrain, l'inviolabilité des lieux de culte, des pèlerins et des personnes revêtues d'une fonction religieuse (prêtres, théores, ambassadeurs) ou se plaçant sous la protection des dieux (suppliants)^{XI} », rappelle l'historien Pierre Ducrey.

Les *Stratagèmes* de Polyen n'en finissent pas de déconcerter depuis trois siècles, car ils ne ressortissent pas au genre que devrait leur imposer le titre, celui du traité, analytique et technique, comme l'ont fait avant lui plusieurs : au IV^e siècle avant notre ère, Énée le Tacticien, avec plusieurs ouvrages, dont son *Poliorcétique*, qui nous est parvenu, ou au III^e siècle, Philon de Byzance, auteur notamment de deux traités sur les machines de guerre et

les fortifications, ou au 1^{er} siècle après J.-C., Onosander avec son *Strategicos*, maximes qui sont en fait un commentaire de la *République* de Platon.

Polyen, lui, sélectionne les épisodes et compile : il retient des anecdotes sanglantes, cocasses ou grandioses. Elles concernent aussi bien les trahisons des rois de Perse, les félonies des aspirants tyrans, les tactiques plus ou moins glorieuses des commandants en chefs ou des mercenaires que les astuces attribuées aux dieux. Il puise aux meilleures sources, en premier lieu chez les grands historiens grecs de l'époque classique, Hérodote (relatant les Guerres médiques) et Thucydide (guerre du Péloponnèse), puis chez Xénophon (notamment le récit de l'épopée des Dix-Mille) à l'époque hellénistique, chez Polybe (histoire de la conquête romaine) et Diodore de Sicile (une histoire « universelle ») à l'époque de la conquête romaine, puis chez Plutarque, vraisemblablement, ainsi que chez d'autres auteurs, certainement aussi romains, comme Tite-Live... Au moment où Polyen compose son ouvrage en huit livres, Arrien, son contemporain, originaire de Bythinie, s'est retiré à Athènes après avoir été un administrateur de l'Empire sous Hadrien, pour écrire en langue grecque une histoire des campagnes militaires d'Alexandre le Grand...

Polyen choisit d'organiser sa matière en répertoriant les faits qui lui paraissent remarquables par figure, général ou politicien, grand homme ou personnage méconnu, selon un ordre plutôt chronologique. Et c'est en composant ainsi une histoire sélective et orientée qu'il fait œuvre didactique : il convient de rappeler et d'enseigner de quoi ont été capables les Grecs, les Carthaginois, et d'abord et avant tout les Perses (Mèdes et grands rois de l'Empire achéménide), pour que Lucius Verus et Marc Aurèle, dédicataires de l'ouvrage en 162, soient préparés dans leur difficile campagne contre les Parthes. Dans l'esprit de

l'auteur, il s'agit aussi d'instruire les légions de ce qui les attend dans leur affrontement avec les Barbares.

Depuis trois siècles déjà, Rome se heurte régulièrement à l'extension de l'Empire parthe, né au II^e siècle avant notre ère de la décomposition de l'empire des Séleucides : comme lui, il s'étend depuis la Parthie, l'ancienne satrapie de l'Empire achéménide, au nord-est du plateau iranien, jusqu'en Mésopotamie à l'ouest, et à la Bactriane à l'est. Ce peuple décrit comme belliqueux, dont les cavaliers harcèlent ses ennemis, guerroye contre les Romains pour le contrôle de l'Arménie, de la Syrie et de l'est du bassin méditerranéen à partir du I^{er} siècle. La catastrophique bataille de Carrhes, en 53 avant J.-C., qui voit la destruction de l'armée romaine conduite par Crassus, est encore dans les mémoires à l'époque de Lucius Verus. L'incurie du proconsul Crassus, qui avait fait confiance à un agent double, chef local qui faisait semblant de servir Rome, avait mené les légionnaires et leurs auxiliaires gaulois droit au massacre. Selon Plutarque, 20 000 soldats romains avaient été tués et 10 000 prisonniers, asservis.

Dans sa collection de stratagèmes, Polyen apporte des éclairages parfois inédits sur des batailles et des conspirations. Souvent, il redouble Plutarque, mais donne quelques détails dignes d'intérêt. Au-delà d'un éventuel apport historiographique, les *Stratagèmes* nous font véritablement voyager dans l'Antiquité. De la mythologie grecque jusqu'aux débuts de l'Empire romain, des îles d'Ionie jusqu'aux rivages de l'Inde, des Spartiates aux guerriers galates, c'est un foisonnement de noms exotiques, de lieux et de régions mythiques où se côtoient monarques orientaux, tyrans sanguinaires et princes de légende. Entre les lignes de toutes ces histoires, on découvre non seulement une réalité violente, des hommes sans foi ni loi, se donnant les moyens de la conquête du pouvoir ou de la victoire, des massacres d'une ampleur et d'une cruauté que

l'on ne soupçonnait pas de la part de personnages trop souvent idéalisés, mais l'on saisit aussi l'évolution avec les siècles des pratiques guerrières : de l'organisation militaire spartiate, reposant sur l'entraînement et la discipline de l'hoplite, guerrier-citoyen, qui fait des miracles jusqu'à la défaite de Leuctres en 371, quand Athènes s'en remet plutôt au génie individuel, on passe, en pleine guerre du Péloponnèse, au besoin en troupes professionnelles (Scythes, Crétois, Galates) conduites par des experts en tactique (les *hoplomachoi*), tel Iphicrate ; le fantassin se fait engager désormais, et des mercenaires grecs passent aussi à l'ennemi ; Épaminondas, génial tacticien thébain, modifie la formation classique de la phalange et réussit à vaincre Sparte, c'est la fin d'une époque. Philippe II le Macédonien, exploitant plus largement la cavalerie, marginale dans les batailles grecques, et allégeant l'équipement de ses fantassins dans la phalange, les arme de lances redoutables et rend ses troupes très mobiles ; Alexandre hérite d'une formation et d'une tactique invincibles, à laquelle il adjoint des éléphants... Il mène sa conquête éclair de l'Asie, irrésistiblement. Mais bientôt les Macédoniens rencontrent la légion romaine, la cavalerie et les éléphants, et ils doivent s'incliner. Polyen nous donne aussi des aperçus sur l'économie de guerre (de la création monétaire à l'effort artisanal, en passant par la compensation apportée par le butin) ; sur la question de la défense des villes et de leur fortification, en particulier sur la menace qui vient de la mer et avertit sur les dangers inhérents à tout siège.

Évidemment, c'est la soif de pouvoir des hommes qui est la plus dangereuse. Dans sa saisissante galerie de portraits, sans jamais porter de jugement, il expose toute la nature humaine, et met en lumière sa noirceur. C'est pourquoi Polyen doit redevenir un classique universel. L'histoire militaire est un bon moyen de mieux comprendre l'homme

et le dialogue avec les Anciens nous renvoie toujours à nous-mêmes.

BENOÎT CLAY

I- On sait hélas très peu de choses sur Polyen. Son nom grec est « Πολύαινος », « Polyainos ». Il était d'origine macédonienne. Nous n'avons aucune date précise. Nous pouvons affirmer qu'il vivait au II^e siècle après J.-C., puisqu'il était contemporain de Marc Aurèle et de Lucius Verus.

Il était vraisemblablement avocat et rhéteur. Il vivait et exerçait à Rome, comme beaucoup de lettrés en cette période hellénistique.

II- *Polyaeni Stratagematum ad DD. Antoninum et Verum Impm, libri octo, quibus amplis. foecundissimaque rei militaris doctrina continetur numquam antea in lucem editi ac nuper adeo e graeco sermone in latinum conversi, Justo Vulteio Wetterano interprete*, Bâle, J. Oporin, s. d. (1549) ; livre réédité à Lyon un siècle et demi plus tard : *Polyaeni Stratagematum libri octo, Justo Vultejo interprete. Pancratius Maasvicius recensuit, Isaaci Casauboni nec non suas notas adjecit*, J. Du Vivié et J. Luchtmans, 1690.

III- À la fin de son existence, il sera le bibliothécaire du Collège de France (de 1599 à 1610), sous Henri IV.

IV- Hélène Parenty, *Isaac Casaubon, helléniste : des studia humanitatis à la philologie*, Droz, 2009.

V- *Les Ruses de Guerre de Polyen, Traduites du Grec en Français, par D. G. A. L. R. B. D. L. C. D. S. M. Contenant en abrégé les Faits les plus mémorables de tous les grands Capitaines de l'antiquité, & de quelques Femmes illustres. Avec Les Stratagèmes de Frontin, tome I ; puis Les Ruses de guerre de Polyen traduites du grec en français avec des notes, par D. G. A. L. R. B. D. L. C. D. S. M... Nouvelle édition revue et corrigée...* Paris, Chez la Vve David, 1770. Il s'agit de la même traduction de Dom Gui-Alexis Lobineau (1666-1727).

VI- *Ibid.*

VII- Ch. Liskenne et Sauvan, « Remarques sur Polyen et Frontin », in *Bibliothèque historique et militaire dédiée à l'armée et à la garde nationale de France*, Paris, Anselin, tome III, 1840, pp. 837-850.

VIII- Les deux éditeurs trouvent une parade explicative. Prenant le cas de Zopyre, qui se coupe lui-même le nez et les oreilles pour faire croire qu'il a été injustement traité par le gouverneur de Babylone (Zopyre, introduit dans la ville, la livrera à Darius), ils écrivent que « si quelque chose peut justifier Zopyre, c'est le génie des peuples d'Orient, où l'impression du despotisme asservit les esprits » : où l'on constate qu'ils cherchent à opposer les « Orientaux » (Perses) aux Grecs ; puis les tyrans des colonies aux Grecs de l'Attique..., ce qui n'est pas le propos de Polyen.

IX- Ch. Liskenne et Sauvan, « Remarques sur Polyen et Frontin », *op. cit.*

X- En particulier, le caractère ritualisé de la déclaration de guerre, faite par un héraut.

[XI](#)- Pierre Ducrey, *Guerre et guerriers dans la Grèce antique*, Fayard, coll. « Pluriel », 2009. L'historien ajoute encore quelques précisions : il est interdit de mettre à mort de sang-froid un prisonnier vaincu ; les prêtres de Delphes avaient interdit l'usage des armes de jet et le fait de couper l'alimentation en eau des villes assiégées. Ce « droit », ou plutôt cet ensemble de coutumes, n'était pas écrit ; il n'y avait d'autre sanction que celle des dieux, décidant de la victoire ou de l'échec, s'il était enfreint, comme on le pensait à l'époque.

Repères bibliographiques

Ouvrages de Polyen

- ◆ *Les Ruses de guerre*, traduit du grec par Dom G.-A. Lobineau, Liskenne et Sauvan, 1852.
- ◆ *Choix de stratagèmes concernant la guerre sur mer*, traduit par Guy de Budé, Dumaret Carouge, 1949.

Ouvrages pour accompagner la lecture de Polyen

- ◆ LAWRENCE (Thomas Edward), *Guérilla dans le désert*, Mille et une nuits, 1997.
- ◆ PLUTARQUE, *Vies parallèles*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, 2 volumes.
- ◆ THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2000.
- ◆ XÉNOPHON, *L'Anabase*, Les Belles Lettres, 2009, 2 volumes.

Études sur la guerre dans la Grèce antique

- ◆ BRIANT (Pierre), *Antigone le Borgne*, Les Belles lettres, 1974 ; *Alexandre le Grand*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2005 ; *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Fayard, 1996.
- ◆ CAU (Paolo), *Les Cent Plus Grandes Batailles de l'histoire, de l'Antiquité à nos jours*, Éditions Place des Victoires, 2007.
- ◆ HANSON (Victor Davis), *La Guerre du Péloponnèse*, Flammarion, coll. « Champs Histoire », 2010 ; *Le Modèle occidental de la guerre*, Les Belles Lettres, 2001 ; *Carnage*

et Culture, Flammarion, 2002, et Flammarion, coll. « Champs Histoire », 2010.

- ◆ HÉRODOTE, *Histoires*, Les Belles Lettres, 2003, 9 volumes.
- ◆ PLATON, *Lettre aux amis*, Mille et une nuits, 1996.

Mille et une nuits propose des chefs-d'œuvre pour le
temps d'une attente,
d'un voyage, d'une insomnie...

La Petite Collection (extrait du catalogue) 561. Arthur SCHOPENHAUER, *Sur le besoin métaphysique de l'humanité*. 562. Edgar Allan POE, *Le Démon de la perversité et autres contes*. 563. KARL-DES-MONTS, *Un martyr dans une maison de fous*. 564. PLUTARQUE, *De la superstition*. 565. Jean-Hugues LIME, *100 raisons de ne pas se suicider au boulot*. 566. Benjamin CONSTANT, *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*. 567. Charles BAUDELAIRE, *Le Peintre de la vie moderne*. 568. Marc ELDER, *À Giverny, chez Claude Monet*. 569. Erik SABLÉ, *Petit traité des étoiles*. 570. Patrick BESSON, *Le Viol de Mike Tyson*. 571. Arthur SCHOPENHAUER, *Du Génie*. 572. Jean CAYROL, *Nuit et Brouillard*. 573. Guy de MAUPASSANT, *À la feuille de rose - Maison Turque*. 574. Gracchus BABEUF, *Le Manifeste des Plébéiens*. 575. JULIEN L'APOSTAT, *Défense du paganisme (Contre les Galiléens)*. 576. Thomas CARLYLE, *Discours de circonstance sur la question noire*. 577. CICÉRON, *Traité des devoirs*. 578. Pierre-Joseph PROUDHON / Émile ZOLA, *Controverse sur Courbet et l'utilité sociale de l'art*. 579. Paul ACHARD, *La Queue*. 580. VOLTAIRE / ROUSSEAU, *Querelle sur le Mal et la Providence*. 581. Marie-Joseph CHÉNIER, *Dénonciation des inquisiteurs de la pensée*. 582. Auguste RODIN, *Faire avec ses mains ce que l'on voit. Textes, lettres et propos choisis*. 583. Théophile GAUTIER, *Le Club des Hachichins*. 584. Blaise PASCAL / Jacqueline PASCAL, *Les Mystères de Jésus*. 585. Sébastien BAILLY, *Les Zeugmes au plat*. 586. David HUME, *Essais sur le bonheur. Les Quatre Philosophes*. 587. Henri ROORDA, *Le Rire et les Rieurs*. 588. POLYEN, *Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques*. 589. ALAIN, *L'Instituteur et le Sorbonagre. 50 propos sur l'école de la République*. 590. Josiah WARREN, *Commerce équitable*.

Pour chaque titre, le texte intégral, une postface,
la vie de l'auteur et une bibliographie.

Table des matières

[Page de Copyright](#)

[Note sur l'édition](#)

[*Polyen*](#)

[Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques](#)

[Leçon n° 1 : Corrompre](#)

[Leçon n° 2 : Se jouer des lois](#)

[Leçon n° 3 : Bluffer](#)

[Leçon n° 4 : Manipuler](#)

[Leçon n° 5 : Anticiper](#)

[Leçon n° 6 : Piéger](#)

[Leçon n° 7 : Frapper en secret](#)

[Leçon n° 8 : Trahir](#)

[Leçon n° 9 : Persuader](#)

[Leçon n° 10 : Diviser](#)

[Leçon n° 11 : Instrumentaliser l'athlétisme et le théâtre](#)

[Leçon n° 12 : Exploiter l'insécurité](#)

[Leçon n° 13 : Impressionner](#)

[Leçon n° 14 : Donner l'exemple](#)

[Leçon n° 15 : Conditionner](#)

[Leçon n° 16 : Dissimuler](#)

[Leçon n° 17 : Tricher](#)

[Leçon n° 18 : Choisir ses ennemis](#)

[Leçon n° 19 : Discréditer](#)

[Leçon n° 20 : Tromper](#)

[Leçon n° 21 : Équilibrer](#)

[Leçon n° 22 : Dissuader](#)

[Leçon n° 23 : Noyauter](#)

[Leçon n° 24 : Gagner du temps](#)

[Leçon n° 25 : Surpasser ses alliés](#)

[Leçon n° 26 : Ménager ses ennemis](#)

[Leçon n° 27 : Faire diversion](#)

[Leçon n° 28 : Jouer sur les mots](#)

[Leçon n° 29 : Se parjurer](#)

[Leçon n° 30 : Savoir communiquer](#)

[Benoît Clay](#)

[Des ruses éternelles](#)

[Repères bibliographiques](#)